

*Marie Darrieussecq*

**Notre vie dans les forêts**

**MARIE  
DARRIEUSSECQ**

P.O.L

## La subjectivité à l'épreuve des robots

Comment maintenir une vie psychique et témoigner du réel  
dans le monde totalitaire de *Notre vie dans les forêts* ?

Jean-Benoît DUMONTEIX  
psychanalyste

## TABLE DES MATIERES

Table des matières	1
Remerciements	2
Exergue	3
Introduction	4
<b>A - <i>Notre vie dans les forêts</i> : description d'un monde totalitaire</b>	<b>7</b>
1/ Totalitarisme, censure et subjectivité	7
2/ la question des corps objets	14
3/ vers une psychose généralisée	17
<b>B - Maintenir une vie psychique</b>	<b>24</b>
1/ l'angoisse et son mouvement paradoxal	25
2/ l'écriture comme nouveau pays du sujet	27
3/ le témoignage : fuir, et après ?	29
<b>C - L'adresse au lecteur</b>	<b>39</b>
1/ qui est « nous » ?	39
2/ la question de l'autre	43
3/ Pour qui prend-on le lecteur ?	45
Conclusion	49
Bibliographie	51

J'adresse mes remerciements à Jean-Pierre, Olivier et Matthieu, pour leur relecture précise et intéressée. J'ai apprécié qu'ils ne comprennent pas certaines phrases que j'avais écrites.

Enfin, j'adresse mes remerciements à Marie Darrieussecq pour nos échanges de mails et ses encouragements. « Du nerf ! »

« Je crois qu'au début, on est tout simplement bête. (...) Alors on se met à écrire, comme pour se rétablir d'une grave maladie, pour maîtriser sa folie –ne serait-ce que le temps de l'écriture. »

Imre Kertész, *Journal de galère*, Actes Sud, 2010, p.20

« Beaucoup de mes personnages parlent à la première personne et, en fait, je crois qu'ils écrivent, même si ce n'est pas explicite dans le livre. Ils écrivent dans leur tête. »

Marie Darrieussecq, entretien avec Nelly Kapriélian, 2010.

## Introduction

Septembre 2017. Une collègue psychologue me parle d'une émission radio qu'elle a entendu la veille, avec Marie Darrieussecq qui présentait son dernier livre. Je ne connais rien de l'œuvre de cet écrivain, je n'ai jamais lu le pourtant célèbre *Truismes*. Le tapage fait autour de ce livre m'avait toujours paru trop grand et peut-être même douteux. De loin en loin, j'avais entendu le nom de cet écrivain à la radio, dans les médias, j'avais dû lire une tribune d'elle lors d'une élection présidentielle.

Ce jour de septembre, je décide d'acheter *Notre vie dans les forêts*, curieux de savoir ce que ce livre pourra bien provoquer en moi. C'est une rencontre, une révélation. J'entre « en pays Darrieussecq » et me laisse totalement guider par la voix de la narratrice Viviane. Une fois le livre terminé, je prends connaissance d'une rencontre-signature avec l'auteure quelques jours plus tard, à la librairie Le Divan. Je rencontre Marie Darrieussecq, j'enregistre son allocution<sup>1</sup> concernant l'écriture de *Notre vie dans les forêts*. Au moment de la signature, j'ose lui dire que je vais sans doute réaliser un mémoire psychanalytique sur cet ouvrage. « Ecrivez-moi ! » Elle note son adresse courriel à la fin du livre. L'affaire est réglée, j'étudierai ce livre et tout ce qu'il charrie de processus inconscients. J'ai été emporté par la voix de Viviane, mais je ne sais pas encore véritablement pourquoi. Sans doute ce mémoire va-t-il me donner quelques éléments de réponses, et poser de nombreuses questions.

Revenons un peu sur l'auteure. Marie Darrieussecq est née en 1969 à Bayonne, en plein cœur du Pays Basque dont elle fera un motif récurrent de son œuvre, notamment dans *Le Pays* paru en 2005 chez P.O.L. Après ce qu'on appelle les « Grandes écoles littéraires », elle obtient l'agrégation de lettres modernes en 1992, puis poursuit ses études de lettres à Sorbonne Nouvelle. En 1996 sort son premier ouvrage, *Truismes*, publié chez P.O.L (maison d'édition où

---

<sup>1</sup> La retranscription de cette rencontre se trouve en annexe du mémoire.

elle publiera ensuite toutes ses œuvres). En 1997, elle valide sa thèse de doctorat sur « l'ironie tragique et l'autofiction à partir des œuvres de Hervé Guibert, Serge Doubrovsky, Georges Perec et Michel Leiris ». Quelques années et quelques ouvrages plus tard, elle est lauréate du Prix Médicis 2013 pour son ouvrage *Il faut beaucoup aimer les hommes* (P.O.L). En parallèle, après avoir elle-même entrepris une psychanalyse, elle entre à Espace analytique<sup>2</sup> et se forme à la psychanalyse. Cela deviendra pour elle une autre activité, qu'elle décidera d'arrêter en 2016. « Freud, j'ai lu un peu et pratiqué beaucoup, c'est-à-dire que j'ai fait une analyse, huit ans, qui m'a permis entre autres de séparer (autant que faire se peut) ma névrose de mon écriture »<sup>3</sup> déclare-t-elle en 2006. Lors de notre entretien en septembre 2017, elle affirme avoir arrêté de recevoir des patients, « un peu comme une fuite » face à la grande responsabilité de cette place particulière.

Avant de commencer à étudier *Notre vie dans les forêts*, j'ai lu plusieurs de ses ouvrages et j'ai été frappé par la récurrence d'un certain nombre de thèmes comme la nature (et plus particulièrement la forêt), le Pays Basque, la mer, l'enfance, la folie, les fantômes et l'image d'un Homme prothétique.

*Notre vie dans les forêts*<sup>4</sup> rassemble plusieurs de ces thèmes, dont le principal serait cet Homme augmenté. Le versant choisi étant celui de la dystopie, l'image du robot y est menaçante, antihumaine et la narratrice, qui sent qu'elle va bientôt mourir car son corps a subi trop de traumatismes (psychiques et organiques), choisit de migrer vers la forêt et d'inscrire dans un carnet ce qu'on pourrait nommer son testament. Elle cherche, semble-t-il, à laisser une trace et donc un témoignage du monde dans lequel elle va mourir, qui n'était pas le monde dans lequel elle est née. C'est un monde qui s'est détraqué, qui s'est

---

<sup>2</sup> Société psychanalytique fondée en 1994 par Maud Mannoni, qu'elle présidera jusqu'à son décès en 1998. <http://espace-analytique.org/>

<sup>3</sup> Interview accordée à l'Express, 01/11/2006, « je suis devenue psychanalyste » par Marie Darrieussecq. [https://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq\\_811700.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq_811700.html)

<sup>4</sup> A noter que l'ouvrage *Notre vie dans les forêts* est né d'une nouvelle écrite en 1997 pour un recueil appelé « Zoo » chez P.O.L. où l'on trouve déjà le personnage de Marie, sa moitié, ainsi que le personnage de Romero. Cette nouvelle se trouve en annexe 2.

robotisé, devenant un système totalitaire d'où elle a cherché à fuir en se réfugiant dans son lieu sûr, la forêt, avec quelques autres, dont sa « moitié ». La forêt, ce pourrait être la même que celle qui termine *Truismes*. Une femme seule, une forêt, un refuge. La même image qui ouvre *Notre vie dans les forêts*. Ce dernier ouvrage semble donc boucler une boucle, ou bien poursuivre la toute première œuvre, celle de la reconnaissance.

L'ouvrage de Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, décrit donc un monde totalitaire où toute forme de subjectivité est chassée ou abolie. Mais dans un monde pareil, nous pouvons nous demander comment maintenir une vie psychique et comment parvenir à témoigner de ce qu'on a vécu, enduré, imprimé en soi. Autre question : a-t-on à faire à un témoignage ? Un testament ? En quoi consiste exactement ce long récit adressé au lecteur, et quels effets opère-t-il sur lui ? Dans quel transfert les mots de Viviane sont-ils livrés ?

Ce sont quelques-unes des questions auxquelles je tenterai de donner des ébauches de réponse. Tout d'abord je reprendrai les éléments importants du monde dans lequel Viviane évolue, à l'aune des caractéristiques d'une société totalitaire telle qu'elle a été décrite par Hannah Arendt ou Sigmund Freud. Ensuite, je questionnerai la possibilité et les moyens mis en œuvre par la narratrice, pour maintenir un espace de subjectivité dans ce monde et réussir par la même à témoigner de cette expérience, créant ainsi peut-être un nouvel espace subjectif. Pour finir, j'aborderai la question de l'adresse faite au lecteur à travers ce texte-testament-témoignage, en essayant d'en dessiner les contours ainsi que les effets, car, nous le verrons, le lecteur est loin de rester inactif dans cet ouvrage...

## « Là-bas, ils les terminent en masse<sup>5</sup> »

### A- La description d'un monde totalitaire ?

En quoi pouvons-nous parler, dans cet ouvrage de Marie Darrieussecq, de la description d'un monde totalitaire ?

Tout d'abord, voyons comment le mot « totalitaire » est défini à travers plusieurs sources. Nous estimerons ensuite si ce terme, tel qu'il y est défini, s'applique bien au monde décrit par Viviane, la narratrice de *Notre vie dans les forêts*, et dans quelle mesure.

#### 1/ Totalitarisme, censure et subjectivité

Dans le roman de Marie Darrieussecq, qui se veut le témoignage de Viviane, née dans une société robotisée, clonée et ultra connectée, il est question de civilisation, c'est-à-dire de « civiliser l'homme », en passant par l'envers de ce mode de vivre-ensemble social : le totalitarisme. La société totalitaire est une norme dans le monde de Viviane. Elle y est née, elle y a vécu longtemps, y a fait des études de « psy », y a reçu des patients fatigués, elle y a rencontré sa « moitié<sup>6</sup> », Marie, sans se poser la question du but inavoué, peut-être caché, d'une telle société. Viviane, au début du récit et jusqu'à la révélation du projet dont elle est le cobaye et la victime, semble faire l'expérience d'un grand tout indistinct, d'un moi traumatisé (mais ici c'est la norme) illimité, sans réelle distinction entre un dedans et un dehors, entre soi et l'autre. C'est ce que Freud nomme le « sentiment océanique » dans *Le malaise dans la civilisation*<sup>7</sup>. Viviane évolue comme un nouveau-né, pas encore séparé de la mère et donc plutôt

---

<sup>5</sup> Darrieussecq, M., *Notre vie dans les forêts*, P.O.L (2017), p. 144

<sup>6</sup> *Ibid.* p 9

<sup>7</sup> Freud, S., (1930), *Le malaise dans la civilisation*, Points Essais, 2010.



incapable de prendre de la distance quant à ce qui se passe autour d'elle. Elle ne connaît qu'une succession de traumatismes, c'est ça la vie, et puis c'est tout.

Que signifie « totalitaire » pour Freud ? Il en parle, lui aussi, à travers l'idée de la civilisation, dont la définition serait « le remplacement du pouvoir de l'individu par celui de la communauté » et il précise que « l'exigence suivante est celle de justice, c'est-à-dire l'assurance que l'ordre de droit, une fois donné, ne sera pas de nouveau enfreint au bénéfice d'un individu.<sup>8</sup> » Dans *Notre vie dans les forêts*, le lecteur ne sait pas s'il s'agit d'un seul individu à la tête du régime, mais il apprend à la fin du témoignage qu'il s'agirait tout du moins d'une toute petite minorité qui joue avec la grande majorité car elle possède toutes les richesses : « (...) les 1% de super-riches qui possèdent 99% de la richesse du monde <sup>9</sup> ». Autant dire que cela revient à supposer qu'il s'agit d'un pourcentage assez symbolique pour qu'il renvoie à la notion d'un individu qui règnerait sur la masse.

Si l'on s'intéresse à la définition donnée par le CNRTL<sup>10</sup>, le mot *totalitaire* signifie « qui fonctionne sur le mode du parti unique interdisant toute opposition organisée ou personnelle, accaparant tous les pouvoirs, confisquant toutes les activités de la société et soumettant toutes les activités individuelles à l'autorité de l'État. *Régime, système totalitaire.* » Le site internet de l'université de Sherbrooke<sup>11</sup> précise quant à lui que le terme est employé pour décrire les régimes instaurés par Hitler et Staline. On y lit ensuite : « Par le monopole des médias, de la culture, de la classe intellectuelle, un régime totalitaire tente de dominer complètement -totalement- les différents aspects de la vie sociale et privée. À tous les échelons de l'existence -la famille, le quartier, le lieu de travail ou de loisirs- un régime totalitaire établit des mécanismes d'encadrement qui s'appuient sur la suspicion, la dénonciation et la délation. »

---

<sup>8</sup> *Ibid.* p.93

<sup>9</sup> *op.cit.*, p.177

<sup>10</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/totalitaire>

<sup>11</sup> <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1531>

Emilio Gentile, dans son ouvrage *Les religions de la politique*<sup>12</sup>, appuie sur le fait que « la coercition, imposée par la violence, la répression, la terreur, (sont) considérées comme des instruments légitimes pour affirmer, défendre et diffuser l'idéologie et le système politique. »

Hannah Arendt<sup>13</sup>, quant à elle, compare le régime totalitaire à un despotisme poussé à l'extrême, et dont les buts sont précis : détruire tout espace politique, transformer la société en une masse incapable d'initiative et détruire tout groupe rebelle qui chercherait à s'opposer au régime en place.

Fort de ces notions dépliées par divers penseurs, en quoi peut-on affirmer que ces informations historiques et sociologiques se retrouvent dans l'ouvrage de Marie Darrieussecq ? Les définitions citées sont-elles en adéquation avec le monde décrit par l'auteure ?

Tout d'abord, c'est la question du pseudonyme, et donc de l'anonymat, qui semble importante à souligner car elle met le lecteur sur une piste mystérieuse. Pourquoi changer de prénom ? Viviane, le personnage principal, ne s'est pas toujours appelé ainsi. En changeant d'identité, elle a pensé échapper aux robots, même si on pourrait qualifier cette pensée d'imaginaire. Il semble que pour elle, en tant que femme ayant décidé de se soustraire aux lois injustes du monde dans lequel elle vivait jusque-là, changer d'identité symbolise une protection, une mise à l'abri et dans le même mouvement, cela symboliserait aussi une nouvelle liberté. On apprend page 13 que la narratrice a « pris le maquis », comme on dirait en temps de guerre. « Je m'appelle Marie (...) mais j'avais pris Viviane comme nom de fugitive. » Elle est d'ailleurs partie avec quelques autres, rebelles comme elle<sup>14</sup>, dont le projet est de contrecarrer la société totalitaire et de « libérer les moitiés ».

Fugitive, donc. Que fuit-elle, qui est si insupportable qu'elle doive se cacher dans la forêt ? En effet, page 11, elle décrit une situation de migrants cherchant refuge en dehors des endroits surveillés : « Je vois autour de moi un

---

<sup>12</sup> Gentile E., *Les religions de la politique*. Paris, Le Seuil, 2005, p 107 à 109.

<sup>13</sup> Arendt H., *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2002.

<sup>14</sup> A ce propos, Régine Waintrater, dans *Sortir du génocide* (Payot, 2003) cite Hannah Arendt : « L'identité a besoin de la confirmation d'égaux dignes de confiance et de foi » (p.237)

campement dans une forêt. Des tentes et des bâches. Des trous. Des braseros dans un bidon. Le couvert des arbres qui nous protège des drones. Une connexion pirate et quelques robots bricolés. » On pressent donc, à la lecture des mots « robots bricolés » et « connexion pirate » que dans le monde qu'elle fuit avec quelques-uns de ses congénères, les robots existent. Ils ne sont pas bricolés, c'est-à-dire pas altérés, pas rendus inoffensifs. Ils sont donc dangereux, sans doute même supérieurs aux humains, et leur livrent bataille. Quant à la connexion, il semblerait qu'elle soit officielle dans ce monde, c'est-à-dire une règle, une obligation, un impensé de départ. Viviane vit donc dans une société où tout le monde est connecté. Toute information y est accessible, sue, connue, et donc tout un chacun y est possiblement surveillé. Même les séances de thérapie, symboles par excellence de l'endroit où le secret et l'intimité doivent prévaloir, sont enregistrées, ce qui rend la communication compliquée entre Marie la thérapeute et ses patients. « On n'a pas le droit, éthiquement ni le droit tout court, de converser avec un patient. Tout est enregistré, naturellement (...) »<sup>15</sup>

Nous voyons clairement que les informations distillées par Viviane-Marie commencent à rappeler celles glanées à propos des systèmes totalitaires. Seule l'action d'écrire dans un carnet semble exempte de toute connexion et nous verrons que cette caractéristique particulière de l'écriture fait partie du processus de subjectivation de la narratrice. Elle écrit dans ce récit-testament : « Mais d'abord : une des premières habitudes à perdre pour se déconnecter est d'arrêter de se servir de ses mains comme souris. Je sais, c'est difficile. »<sup>16</sup> Je détaillerai lors de la deuxième partie les conséquences subjectives pour la narratrice de cette mise à l'écrit.

Je vais plus loin : la grande invention de ce monde qu'elle fuit, ce sont les « moitiés », sortes de duplicata parfait de chaque personne de la « Génération ». Dans cette société, chaque personne sait qu'elle a, dans un « centre de repos », un double qui dort. Officiellement, la raison invoquée pour l'existence de ces

---

<sup>15</sup> Darrieussecq, *op.cit.*, p. 34

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 119-120

doubles est plutôt une bonne nouvelle : si la personne « éveillée »<sup>17</sup> commençait à rencontrer des problèmes physiques et qu'il fallait remplacer un organe, la solution serait toute trouvée. Ces moitiés seraient donc des sortes de réserves d'organes pour réparer les corps des personnes éveillées. Mais la description qu'en fait Viviane donne d'abord à voir au lecteur une toute autre utilité : « Le grand avantage des moitiés, c'est leur flexibilité. Elles s'adaptent à tout. »<sup>18</sup> Les moitiés comporteraient donc la qualité requise pour vivre en pays totalitaire : « transformer la société en une masse incapable d'initiative » dit Emilio Gentile. Elles sont endormies, ne savent rien du monde, n'ont pas de conscience – encore moins de conscience politique-, et obéissent donc à qui prend l'ascendant sur elles. Si elles venaient à être réveillées par les mauvaises personnes, elles pourraient tout à fait gonfler les rangs des combattants contre les rebelles, ceux et celles qui n'acceptent pas la société totalitaire, comme la narratrice.

L'effacement de la mémoire culturelle, l'idée qu'avant le régime en place, rien n'a jamais existé, est aussi un des fils rouges des régimes totalitaires. Conséquence d'un révisionnisme affiché ou d'un « narcissisme politique » total, la tendance à oublier l'histoire ou à la recréer est un des leviers des régimes totalitaires pour asseoir leur pouvoir et manipuler les peuples. Ce point est intéressant dans *Notre vie dans les forêts* car il est traité, à mon avis, sur le versant de l'humour. C'est d'ailleurs sans doute la seule note un peu légère du récit, ce qui semble être clairement la marque de l'auteure. Le roman s'ouvre page 9 et dès la page 14, c'est-à-dire au tout début pour le lecteur qui n'a pas encore eu le temps de comprendre l'étendue de la situation, on peut lire : « La planète est petite. On s'en est aperçu rapidement. Je veux dire, depuis les voyages de Christophe Colomb et Magellan et bim bam boum (Colomb et Magellan et Cook étaient des explorateurs). » La lecture de cette parenthèse suscite l'étonnement : pourquoi écrit-elle cela ? se demande le lecteur. Puis page 16, le même procédé est employé pour Lascaux et la chapelle Sixtine « (Lascaux

---

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 91 : « (...) on ne savait pas trop comment nous nommer nous-mêmes. Je veux dire, nous, les visiteurs du Centre, les éveillés, les ambulants. »

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 11

est une célèbre grotte peinte, et l'autre une célèbre église peinte aussi). » Ici, le lecteur commence à comprendre et à entendre Marie Darrieussecq se moquer, et il rit avec elle. Mais bien entendu, il ne faudrait pas s'y tromper : ce rire est défensif. Il fait suite à la compréhension du contexte : la narratrice précise ces informations qui semblent basiques au lecteur car c'est une donnée qui a été effacée de la mémoire culturelle collective. S'ensuit le rire, grâce à la répétition du procédé, page 19 « Beethoven (un compositeur du XIX<sup>e</sup> siècle) », page 57 « Je toussais et il me citait Molière (un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle) : « le poumon, Le poumon ! » Le lecteur ressent alors comme une sorte de rébellion face à ce monde robotisé, implacable et dangereux. Grâce à ce fossé de connaissances ouvertement marqué, le lecteur est en connivence avec la narratrice. Tous les deux partagent la même culture, font partie du même référentiel collectif. Il rit avec elle pour la soutenir dans son désarroi, comme par empathie ou par identification. Là où ce procédé est efficace, c'est qu'il permet au lecteur, l'air de rien, de s'identifier à la narratrice et d'entrer encore plus profondément dans le récit. Le rire qui surgit est un rire assez désespéré, doux-amer. A la fois, il est agréable de rire, mais ici, on rit de quelque chose de grave, on rit de la volonté affichée d'un régime politique et social de faire table rase d'un passé de progrès, de découvertes majeures, de créativité, de poésie, d'humanité en somme. On se défend de l'anéantissement de tous les repères historiques, culturels, qui nous forgent et nous historicisent, nous permettent de nous positionner sur la frise chronologique du temps. *Exit* l'humain, bienvenu aux robots, qui n'ont pas besoin de savoir ce qui a été puisqu'ils sont tout entiers occupés à fonctionner ici et maintenant.

C'est à la page 104 que l'aspect lourdement répressif du régime en place est décrit par Viviane : « Et puis il y a eu le gros tour de vis. Tout s'est refermé. La nouvelle vague d'attentats, etc. (...) et beaucoup de gens disparaissaient. C'était l'époque des énormes vagues de kidnappings. Les vagues s'abattaient sur nous. » Les vagues, ce sont bien entendu les vagues de kidnappings, de ratonnades, de nettoyage par la force et par les armes. Le champ lexical de l'eau qui engloutit

tout et frappe par sa force, rend bien compte du vécu psychique de Viviane et des quelques autres avec qui elle s'enfuira bientôt dans la forêt. C'est une répression contre laquelle ils ne peuvent rien : « Pendant les vagues, nous restions chez nous le plus possible. Abrisés par nos pauvres digues. Enfermés derrière nos jetées. (Ce sont des métaphores.) » L'humour entre parenthèses est toujours là, désespéré, cherchant encore à se battre contre les robots avec des armes humaines : les métaphores.

Le régime, à force d'ultra connexion, épie les moindres faits et gestes de la population. Comme dans tout régime totalitaire, il est interdit de former des groupes. Dans cette société robotisée, il n'est donc même pas obligatoire de dénoncer son voisin : cela se fait automatiquement via les robots qui enregistrent tout et analysent les données. Ainsi le groupuscule dissident formé par Viviane et ses voisins, qui s'emploie à nourrir la vieille voisine du quatorzième étage, gère les tours de rôle d'approvisionnement à l'aide d'un « bloc » qui envoie des notifications et qu'on imagine être une tablette connectée. Le régime fait opposition « (...) ils lui ont dit, c'est une *association*. Il fallait demander une *autorisation*. (...) Et puis boum, le voisin a retrouvé la vieille voisine terminée dans son sang, son armoire ouverte et ses trois sous disparus. »<sup>19</sup>

La thématique de l'eau<sup>20</sup> et de l'hydratation est cruciale pour la narratrice, qui a subi une greffe de rein. Cependant, son état empire et Viviane, malgré les recommandations des médecins de boire beaucoup d'eau, a « toujours aussi soif »<sup>21</sup>. Ce détail peut paraître trivial mais il est d'une importance capitale car il permettra à Viviane de comprendre qu'à travers l'eau, c'est le régime totalitaire qu'elle avale et qui circule en elle. En effet, afin d'asseoir son pouvoir et d'empêcher toute opposition trop vive, le régime en

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 107. C'est quasiment une définition de la censure, si l'on s'en réfère à celle du CNRTL (<http://www.cnrtl.fr/definition/censure>): « Institution créée par une autorité, notamment gouvernementale, pour soumettre à un examen le contenu des différentes formes d'expression ou d'information avant d'en permettre la publication, la représentation ou la diffusion. »

<sup>20</sup> C'est un topos de la littérature dystopique ou complotiste, que l'on retrouve chez K.Dick.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 116.

place distribue dans les robinets de la ville une eau droguée. Pour s'assurer que tout le monde la boit, des messages sont diffusés dans la ville (« on nous abreuvait de consignes »)<sup>22</sup> et se diffuse aussi la rumeur selon laquelle l'eau est droguée. Tout d'abord réticente à cette idée, Viviane finit par suivre le personnage du « cliqueur » qui symbolise l'esprit de la rébellion et qui ne boit qu'une eau filtrée ou de contrebande. Le signifiant de « pirate » apparaît page 117 : « Bon. J'ai commencé par ça : un filtre pirate. Ça a été ma première action. » Petit à petit, Viviane se rend compte que cette eau est effectivement droguée : « mais peu à peu, avec le sevrage, on ressent les choses plus vivement. Parfois c'est même de l'ordre de la douleur. Les scènes d'attentat, avec les organes et le sang, ça devient insupportable. (...) Les souvenirs traumatiques reviennent plus fort, aussi. Les rêves. »<sup>23</sup>

Impossible pour moi de ne pas laisser aller mon esprit qui associe autour de cette eau qui drogue la population. Opium du peuple, eau bénite, bref : religion ! Car, pour reprendre Freud, « la religion (...) impose à tous identiquement sa propre voie vers l'obtention du bonheur et la protection contre la souffrance. Sa technique consiste à dévaloriser la vie et à défigurer de manière démente l'image du monde réel (...).<sup>24</sup> »

C'est ici une donnée essentielle quant à l'abolition de toute forme de subjectivité : à travers la drogue analgésique distillée dans l'eau, dont l'absorption est donc vitale pour tous, le régime tente d'effacer toute émotion, toute conscience moïque et donc toute pensée face aux horreurs quotidiennes. La douleur psychique, qui est l'alerte maximale d'un sujet quant à sa vie, est gommée. Ainsi, les actes les plus barbares deviennent banals et ne poussent plus les citoyens à penser leur quotidien. Les subjectivités sont anesthésiées, mises entre parenthèses, assurant au régime les pleins pouvoirs.

## **2/ la question des corps-objets (les camps)**

---

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 116

<sup>23</sup> *Ibid.* p.117

<sup>24</sup> Freud, *op.cit.*, p.77

Le sujet du corps traverse l'ouvrage du début à la fin. La narratrice engage sans cesse ce corps qui pourtant se délite (« Je suis mal en point »<sup>25</sup>). C'est un corps qui flanche, qui lâche, et en même temps un corps toujours en tension, notamment occupé à l'acte d'écrire dans ce carnet que peut-être personne ne retrouvera (« Je voudrais être sûre, si un jour quelqu'un trouve ce cahier dans la forêt, enterré dans le bidon (...) je voudrais être sûre qu'il soit lu jusqu'au bout. »<sup>26</sup>)

Pourquoi le corps de Viviane est-il si abîmé ? Même si l'auteure distille les informations au compte-goutte pour ménager le suspense, on apprend rapidement qu'il existe des « moitiés », qui sont des clones endormis de personnes vivantes. La narratrice possède donc un clone, une moitié, qu'elle prénomme Marie<sup>27</sup>, c'est-à-dire le même prénom que celui que la narratrice a choisi pour fuir le monde totalitaire dans lequel elle vivait, et le même prénom que l'auteure elle-même, sorte de mise en abîme vertigineux.

Au début du récit, le lecteur comprend que Marie, la moitié, se trouve avec la narratrice dans la forêt, et que ça ne se passe pas bien. Les moitiés, on l'apprendra plus tard, sont destinées à rester endormies dans des centres jusqu'à épuisement de leurs organes. La version officielle, la version du régime en vigueur concernant ces moitiés, est la suivante : à chaque personne éveillée correspond une moitié endormie. Cette dernière sert de réserve d'organes au cas où les personnes éveillées auraient besoin de greffes. C'est « la logique des jarres » (page 98). Les corps-réserves, les corps des moitiés, sont considérés comme des organes interconnectés dont on pourrait avoir besoin.<sup>28</sup> C'est une vision organique : les corps clonés prolongent des vies en remplaçant des organes malades par des organes sains, mais ils ne pensent pas. Ce sont des corps de chair, mais en aucun cas des corps d'humains capables de pensée, de parole, de subjectivité. Lorsqu'elles ont donné tous les organes qu'elles

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p 10

<sup>26</sup> *Ibid.*, p 186

<sup>27</sup> *Ibid.*, p 63 « Son vrai nom, si je puis dire, était une longue série de chiffres... »

<sup>28</sup> *Ibid.*, p 87 « Dès que je suis malade, hop, on me fixe un organe de Marie. »



possèdent, alors on « termine » les moitiés, c'est-à-dire qu'on les fait mourir et qu'on les jette. « Les moitiés n'étaient que des réceptacles d'organes, NOS organes, c'est-à-dire qu'elles n'étaient, d'emblée, que des déchets.<sup>29</sup> » Dès lors, c'est une autre image des corps que le lecteur peut entrevoir. Comment ne pas penser aux camps de concentration ? Comment ne pas penser au destin des millions de personnes qui n'en sont jamais revenues ? Il est aisé pour le lecteur de superposer les images : des tas de moitiés vidées entassées, et des tas de corps passés par les chambres à gaz. Dans les deux cas, le régime nie toute humanité à ces corps. Les personnes, les subjectivités, les paroles même, n'existent pas. Il y a des corps à éliminer, des corps qui ne correspondent pas aux idéaux des dictateurs. Un corps est un corps, pas une personne. Tout comme les moitiés sont simplement des moitiés, simplement des corps, pas des personnes. Le corps de la narratrice, quant à lui, est en quelque sorte le résultat de la politique totalitaire menée par le régime. En effet, elle l'écrit très rapidement, son corps s'épuise, tombe en morceaux, et quelque chose lui dit qu'elle vit ses derniers instants : « Je sens qu'il faut que j'aïlle vite. J'ai peu de temps. Je le sens à mes os, mes muscles. A l'œil qui me reste. <sup>30</sup>»

Pendant toute la première moitié du livre, je me suis demandé où l'auteure voulait en venir. La narratrice semble souffrir, elle se donne du courage pour continuer son récit (« du nerf ! <sup>31</sup>» est une expression répétée souvent), elle manque de souffle. Pourtant, elle est censée avoir été greffée plusieurs fois. Elle devrait aller mieux, mais ça ne va pas. Au contraire, la situation s'aggrave. Marie rencontre, dans le cadre des séances de thérapie qu'elle mène, le personnage du « cliqueur »<sup>32</sup>, symbole emblématique de la société robotisée dans laquelle ils vivent tous les deux. Mais si Marie semble l'accepter, le cliqueur, lui, s'y oppose

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p 97

<sup>30</sup> *Ibid.*, p10

<sup>31</sup> Marie Darrieussecq me livrera dans un e-mail en avril 2017 que cette expression est en réalité le titre d'un livre qu'elle aime beaucoup et qui est posé sur sa table de travail. Il s'agit de l'ouvrage de Robert Pinget, paru aux éditions de Minuit en 1990.

<sup>32</sup> « cliqueur » car son métier est de cliquer sur une souris d'ordinateur afin de permettre aux robots d'associer certains mots comme des humains pourraient le faire. Il est donc censé leur apprendre la métaphore, mais c'est un métier répétitif et épuisant, aux horaires très larges.

et tente de penser les choses. Il soupçonne un trafic d'organes, une supercherie et amène Marie à penser elle aussi. Elle découvrira dans la dernière partie du livre que les moitiés, réserves d'organes, restent en réalité intouchées. Les vraies réserves d'organes, ce sont les quelques humains qui subsistent. Marie comprend tout à coup qu'elle est elle-même une réserve d'organes, et que ce qui semblait être des greffes sont en réalité des prélèvements d'organes sains sur son corps : « J'ai compris. Du moins j'ai compris un pan de l'affaire. Que si j'étais constamment essoufflée et si j'avais constamment soif, ce n'était pas tant que l'air était pollué et que je me privais de l'eau disponible, c'était que je n'avais plus qu'un poumon, et plus qu'un rein.<sup>33</sup> »

Sa santé ne peut donc pas s'améliorer et l'étonnement des médecins face à son état qui empire ajoute à l'hypocrisie du système qui se joue des citoyens.

En racontant ce qu'elle vit et ce qu'elle a vécu, Viviane cherche à faire tenir ce corps qui tombe, tout comme sa moitié qu'elle parvient difficilement à « verticaliser ». Ce sont les mots qu'elle écrit qui pourraient recoudre les parties de son corps qui se détachent petit à petit, une sorte de suture physique à mesure que la suture psychique se réalise. Mais, je développerai cette idée dans la troisième partie, force est de constater que même si Viviane s'efforce de « rameuter les morceaux », il n'empêche qu'elle finit par mourir quand même, seule de surcroît. Seule face au lecteur, dont elle a puissamment besoin pour faire tenir son histoire debout. Cela me permet de penser que « ça ne tient pas debout », tout ce qu'elle endure, et je pourrais même dire que « c'est à dormir debout », ce qui serait une parfaite illustration des moitiés. Elles dormaient allongées, quelques-uns ont milité pour qu'elles soient considérées comme sujets à part entière et qu'on puisse les libérer, et maintenant le résultat est là : elles dorment debout.<sup>34</sup>

### **3/ Vers une psychose généralisée ?**

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p 142

<sup>34</sup> *Ibid.*, p 126 : « Aucun sens politique, aucun désir métaphysique, aucun élan vers l'avenir. Tout au présent. »

J'ai commencé à développer l'idée de la fuite de la narratrice en mettant l'accent sur le mode répressif de la société dans laquelle elle vivait. Cependant, même s'il s'agit là d'une raison suffisante pour se rebeller contre le régime et chercher à fuir pour sauver sa peau (ce qui, ici, n'est pas qu'une métaphore, comme je viens de le donner à voir dans le paragraphe précédent), il existe à mon avis une toute autre raison pour Viviane/Marie de vouloir gagner la forêt et tout déconnecter pour ne plus être traçable. A l'image de la contrainte imposée par l'ultra connexion de ce monde, la narratrice semble chercher à s'éloigner de la folie. On pourrait qualifier un monde totalitaire de « fou » en tant qu'il cherche à détruire son prochain selon des règles arbitraires et systématiques, mais la folie dont j'ai pu sentir la présence dans cet ouvrage est tout d'abord du côté de Viviane, qui expérimente ce que Freud ne nommait pas encore psychose, lorsqu'il parlait d'un moi éclaté, disloqué. Viviane parle dès la première page de son témoignage de « rameuter les morceaux » (de son moi), ce qui nous la présente dans un état psychique de crise. Son moi n'est plus un tout, n'est plus continu, n'est plus le symbole qui permet au sujet de tenir debout. Pour citer Lefebvre-Pontalis : « le moi présente la sécurité, la stagnation, le plaisir, (sa) tâche principale est de transformer tout en énergie secondaire, en énergie liée » et c'est justement ce dont manque Viviane. Pas d'unité du moi, pas de secondarisation.

Mais encore, pourquoi parler de psychose dans *Notre vie dans les forêts* ? C'est tout d'abord un détail qui a piqué ma curiosité et qui m'a permis de tirer le fil d'un univers supposément psychotique. En effet, la narratrice utilise certains mots qui sont des néologismes, ou des « triturations », mots dont le sens est modifié, comme Victor Klemperer en parle dans son ouvrage<sup>35</sup> à propos des mots utilisés pendant le Troisième Reich dont le sens a été modifié pour servir les idéaux du régime totalitaire: « (...) on lira quotidiennement : tant ont été

---

<sup>35</sup> Klemperer, V., (1947) *LTI, la langue du troisième Reich*, Agora, Pocket, 1996. LTI signifie *Lingua Tertii Imperii*, c'est une « réflexion pionnière sur le langage totalitaire » (page 13). Il s'agit d'un bref essai sur la manipulation du langage opérée par la propagande nazie.

« liquidés ». Liquidier est un mot de la langue commerciale (...) Quand des êtres humains sont « liquidés », c'est qu'ils sont « expédiés » ou « achevés » comme des choses matérielles.<sup>36</sup> » Tout comme, dans *Notre vie dans les forêts*, par exemple, Viviane « verticalise » les moitiés et on « termine » ceux qui se rebellent contre le régime en place. Les similitudes sont frappantes entre ces deux façons de manier le langage et de donner un nouveau sens aux mots.

Autre forme de psychose possible, page 57, où la narratrice décrit les robots qui règnent sur la société dans laquelle elle évolue : « On utilisait beaucoup de métaphores pour causer malgré les robots. Les robots comprennent littéralement et ça perturbe leurs recoupements (...) » On sait grâce à Lacan et aux études qui ont été menées par la suite que les sujets psychotiques ont tendance à prendre les mots, les phrases, comme on dirait « au pied de la lettre », c'est-à-dire « littéralement » comme l'écrit l'auteure. Pour être encore plus clair, la phrase-clé qui permet souvent de repérer quelque chose d'un fonctionnement psychotique est la suivante : le mot EST la chose. C'est-à-dire que les doubles-sens, les sous-entendus, les jeux avec les mots, les métaphorisations, sont difficiles voire impossibles à comprendre pour des sujets psychotiques. Toujours page 57, la narratrice nous offre quasiment une définition de ce que nous venons d'évoquer : « Les robots, surtout à l'oral, confondent coup et cou, foie et foi, chœur et cœur, saint et sein, ratte et rate, chatte et chatte... »<sup>37</sup>. J'y vois là, au-delà du fait qu'un robot semble avoir tout à apprendre du langage des humains et des différences de graphie et donc de sens, une prédisposition majeure pour un fonctionnement psychotique. Ils ne différencient pas les mots selon leur contexte ou leur étymologie, ni par le son qu'ils font quand on les prononce. Selon moi, ces robots ne seraient pas psychotiques à cause d'un épisode de décompensation : ils seraient psychotiques par essence, par câblage, pourrais-je dire. Ils seraient fabriqués comme cela. D'ailleurs, tout cette idée du travail sur la langue faite auprès des robots est

---

<sup>36</sup> *Ibid*, p.201

<sup>37</sup> Darrieussecq, *op.cit.*, p 57

amenée par le personnage important du « cliqueur »<sup>38</sup> dont le métier est « d'enseigner aux robots toutes nos associations mentales, pour qu'ils puissent un jour les faire à notre place. »<sup>39</sup> Cela met en exergue l'incapacité des robots à associer, à jouer avec les mots. Le personnage du cliqueur, est désigné par la narratrice comme « le patient zéro »<sup>40</sup> en raison, selon moi, de son importance capitale dans la compréhension par Viviane du monde qui l'entoure. Il est le patient numéro zéro, c'est-à-dire celui par lequel l'histoire commence, la conscience arrive, débarque, et révèle la réalité d'un monde traumatique. C'est à partir de sa rencontre avec lui que Viviane développe un esprit rebelle et décide de fuir, sous les injonctions répétées de ce patient à gagner la forêt.

La psychose, ou disons l'ambiance de forclusion généralisée, n'existe pas seulement du côté des robots. On peut imaginer assez facilement que vivre dans une société robotisée ultra connectée comme elle est décrite dans *Notre vie dans les forêts* laisse à l'esprit de tout humain qui y évolue ou qui y travaille, l'idée d'être constamment surveillé. Dans le roman, il est très souvent question de surveillance, que ce soit à travers les messages diffusés dans la ville (« Et comme toujours, il y avait ces messages dans la ville et dans les appartements »<sup>41</sup>) ou bien au sein même du cabinet de Viviane. En effet, elle se sait écoutée (« Je pense qu'on restait la moitié du temps sans rien dire. Ce qui fait beaucoup de silence, surtout quand on est enregistré. Même si seuls les robots écoutent »<sup>42</sup>), ce qui donne une idée très claire du degré de totalitarisme qui règne. L'intimité nécessaire propre à cet endroit où l'on va pour se raconter et dire des choses que soi-même on ignore, cette intimité n'existe pas. Viviane sait qu'elle est écoutée par les robots. Ses patients le savent-ils ? Là-dessus, le récit n'est pas clair. Cependant, cette surveillance et cette écoute permanentes obligent Viviane à surveiller elle-même son langage pour se jouer des robots. La

---

<sup>38</sup> Ce personnage apparaît dès les pages 16-17 : « Vous voyez ce que c'est, cliqueur, comme métier ? »

<sup>39</sup> *Ibid.* p17

<sup>40</sup> *Ibid.* p16

<sup>41</sup> *Ibid.* p116

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.49

surveillance, en d'autres termes, amène un souci permanent d'auto-surveillance, d'autocensure. C'est ainsi qu'avec les patients qui sont eux aussi conscients de l'univers dans lequel ils évoluent, elle fait preuve de jeux de mots et de métaphores. C'est la seule façon d'échapper aux robots, qui, n'ayant pas cette capacité à associer, passeront tout à fait à côté du sens caché des paroles échangées dans le cabinet de la psychanalyste. Cela donne lieu à des moments d'humour comme celui-ci : « Soi-disant les métaphores font bugger les robots. Il disait aussi que pour perturber un robot, il faut abuser des doubles négations. Du style : « Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas compris que je ne suis pas un non-être. »<sup>43</sup>

Dès lors, j'entrevois que Viviane et quelques autres, avec qui elle choisira de gagner les forêts, sont dans l'obligation d'adopter une position paranoïaque s'ils veulent survivre. Il n'est même pas question d'avoir une subjectivité ou de l'exprimer, il s'agit simplement, et c'est la question vitale de Viviane, de « sauver leur peau ». Leur chance, si je peux dire, est d'être surveillés par des robots et non des humains, mais en contrepartie, ils sont soumis au diktat de la paranoïa permanente. Ils sont sans cesse épiés, écoutés, traqués, et même si cela correspond à une réalité de leur vie quotidienne, il n'empêche qu'à la lecture, cela renvoie à des cas typiques de grands paranoïaques, persuadés d'un complot à leurs dépens. D'ailleurs, les traits paranoïaques sont parfois si grands que le lecteur en vient à douter : qui dit vrai ? qui délire ? C'est notamment à cet endroit que le lecteur est convoqué, ce que je développerai dans la troisième et dernière partie.

La subjectivité, en tant qu'elle définit le sujet, ne peut qu'être questionnée dans le monde robotisé et totalitaire décrit par Marie Darrieussecq. Dès le premier paragraphe du roman, l'auteure fait écrire à Viviane, la narratrice, qu'elle n'est plus psy : « J'avais perdu tout sens de la psychologie. »<sup>44</sup> Hormis le

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.52

<sup>44</sup> *Ibid.*, p.9

fait que cela fait effectivement référence à la réalité de l'auteure<sup>45</sup>, je me suis questionné sur les raisons qui poussent Viviane à énoncer une telle phrase sans qu'elle soit même mise à la question. C'est une sorte d'impensé de départ, une évidence : dans ce monde-là, on ne peut que perdre tout sens de la psychologie. Et par là, j'entends plus encore que Viviane a été contaminée par l'espace environnant. Elle ne croit plus en la subjectivité, elle ne croit plus aux sujets et à l'inconscient. D'ailleurs, on comprend rapidement qu'elle mène des thérapies brèves ou comportementales, qu'elle pratique de l'EMDR ou bien la « thérapie du lieu sûr ». Elle fait partie des psys d'urgence qui traitent les traumatismes : « Je faisais partie de ces pools de psys d'urgence qu'on a mis sur tous les gros coups du début du millénaire. Sale époque.<sup>46</sup> » Je remarque au passage qu'il n'est pas question de « psychothérapeute » ou de « psychologue » ou de « psychanalyste ». Il s'agit ici de « psy », terme fourre-tout signifiant à peu près tout et son contraire. Cependant, ce qui est certain, c'est que le traitement est rapide, effectué sur le moment, et ne laisse pas place au temps psychique, à l'après-coup, c'est-à-dire à une subjectivité qui viendrait essayer de mettre du sens là où le réel a tout fait exploser. Cette vision de la « chose psy » (il est difficile de la nommer ici) est-elle le résultat d'un impossible dans un monde ultra-connecté, où tout doit être réglé, montré, dit, tout de suite maintenant ? Ou bien s'agit-il pour Viviane d'une perte de foi en quelque chose qui était plutôt de l'ordre de la psychanalyse ? Car pour le lecteur attentif, il semblerait qu'il subsiste quelques vestiges d'un savoir sur l'inconscient et d'une appétence à guetter le mot d'esprit. Par exemple, lorsqu'elle parle à son patient : « Ça existe. Malgré tout. L'inconscient. Ça faisait ricaner mon patient zéro. Je n'ai osé employer ce mot qu'une fois, l'inconscient. »<sup>47</sup> Ou encore lorsqu'elle décrit le dispositif selon lequel elle semble travailler : « Je lui ai fait remarquer que le dispositif classique, fauteuil du psy / divan du patient, évoque plutôt le psy

---

<sup>45</sup> Voir en annexe la retranscription de l'entretien donné en septembre 2017, à la librairie « Le divan »

<sup>46</sup> *Ibid.*, p.28

<sup>47</sup> *Ibid.*, p 32

comme ambulancier et le patient comme moitié.<sup>48</sup> » Ou encore lorsqu'elle joue avec les mots avec son patient, comme on l'a vu précédemment.

C'est sous l'impulsion du personnage du cliqueur, qui un jour ne vient plus aux séances de thérapie, que Viviane retrouve un désir de subjectivité sous la forme suivante : fuir. Ça n'a l'air de rien, fuir, mais c'est déjà, pour Viviane, une façon de se décaler. Après de longues et magnifiques pages consacrées à l'ennui, notamment à l'ennui en séance avec ses patients (« Je recevais mes patients à la chaîne. Au suivant. Au suivant. Je m'ennuyais tellement que je clignais des yeux, discrètement, pour les faire varier dans mon champ de vision.<sup>49</sup> ») se produit un événement annonciateur de la fuite. Viviane va être opérée de l'œil et ne sait pas encore qu'elle va le perdre dans cette opération. Le cliqueur, lui, a déjà organisé sa fuite et lui envoie un pigeon voyageur, ce qu'on pourrait juger être d'un ancien temps mais qui justement, à l'ère des robots, a de fortes chances de passer inaperçu et d'être efficace pour recevoir un message de contrebande : « Il avait une sorte de petit tuyau en guise de patte. Un mutant je me suis dit, mais non c'était un petit tube. Creux. Il s'est laissé faire comme s'il n'attendait que ça : j'ai ouvert le tube, dedans il y avait un papier roulé, c'était écrit, à la main : « Déprogrammez. Ça crève les yeux. »<sup>50</sup> » Ce jeu de mots bref dit toute la vérité de ce qui va se passer pour Viviane, mais elle l'ignore. Cependant elle prononcera cette même phrase à Marie, endormie, qui ouvrira les deux yeux, révélant à Viviane la supercherie : on ne lui a pas greffé un œil de Marie mais on lui a enlevé un œil et ceux de Marie restent intouchés. Dès lors les jeux de mots du cliqueur seront autant de petites lumières sur le chemin. Viviane suivra les conseils du cliqueur et fuira dans la forêt, signant ainsi son désir de retrouver une subjectivité, de passer à l'action, d'arrêter de subir les pressions et manipulations de la société totalitaire. C'est ensuite en écrivant son testament-témoignage qu'elle retrouvera tout à fait le chemin d'un espace subjectif, ce que je tenterai de déplier dans la seconde partie.

---

<sup>48</sup> *Idem.*

<sup>49</sup> *Ibid.*, p 128

<sup>50</sup> *Ibid.*, p 132



**« J'ai tenu très longtemps<sup>51</sup> »**

## **B- Maintenir une vie psychique**

Dans la première partie, j'ai tenté de montrer en quoi, à mon sens, le monde décrit par Viviane est certes une dystopie, mais aussi et surtout une illustration de monde totalitaire comme il en existe encore. Dans ce monde d'emprise où règnent la terreur, la paranoïa, et la surveillance, il semble difficile pour la narratrice de maintenir un espace psychique. Petit à petit, elle commence à abdiquer et à sacrifier sa subjectivité au profit du monde robotisé/cloné qui l'entoure, allant jusqu'à pratiquer son métier de « psy » en se sachant écoutée et en ne pouvant pas parler librement. C'est le pays du même, là où l'individualité est bannie, puisque la règle semble être le clonage parfait de chacun en d'autres moitiés.

Le « dé-clic <sup>52</sup> » vient à Viviane avec le personnage du cliqueur, dont le métier est de cliquer sur une souris toute la journée afin de permettre d'enseigner aux robots les associations d'idées : « On fait à l'infini ce que sait faire un humain mais devant quoi patauge un robot (...) Bleu = ciel = vague à l'âme = musique =

---

<sup>51</sup> *Ibid.* p 16

<sup>52</sup> Le jeu de mots est de moi. Au moment où je l'écris, j'entends que Viviane se décolle effectivement du monde des clics avec ce cliqueur fatigué dont elle tombera amoureuse.

contusion = sang bleu = noblesse = décapitation. Clic clic clic clic clic.<sup>53</sup> » Ce moment de bascule, de décollement de Viviane quant à la réalité de sa vie, intervient pourtant dans un moment où l'affect prédominant n'est pas facilitateur de subjectivation. En effet, Viviane-qui-cherche-à-devenir Marie expérimente ce que Lacan nomme la levée du voile du fantasme : « Alors, j'ai enlevé mon pansement. Ça collait ! La mort que ça collait ! Un mal de chien à l'enlever. Mais je voulais voir. » Cette scène anodine au niveau de la réalité prend un sens psychanalytique essentiel : Viviane déchire le voile du fantasme, elle veut voir ce qui se cache derrière. Elle va apercevoir le réel et expérimenter l'affect qui ne trompe pas, j'ai nommé l'angoisse.

### **1/ L'angoisse et son mouvement paradoxal**

En effet, l'affect d'angoisse contamine le roman de bout en bout et lors de notre premier échange de messages électroniques, Marie Darrieussecq nomma cette angoisse comme le « staccato<sup>54</sup> » permettant de rythmer l'écriture. Il se trouve que l'auteure a écrit ce roman en plein milieu de la période des élections présidentielles de 2017, pendant lesquelles se profilait quelque chose du possible retour à un totalitarisme, et que sans doute cette angoisse qui était la sienne quant au résultat des votes, lui a été utile pour garder le rythme d'écriture. Lors de l'entretien qu'elle donne en septembre 2017, elle déclare : « Je l'ai écrit durant toute la durée de la campagne électorale qui m'a, comme nous tous je crois, usée, fatiguée, angoissée. J'en pouvais plus. Ça ne parle absolument pas de Le Pen, Macron et tous les autres, et en même temps ça ne parle que de ça.<sup>55</sup> »

Mais au-delà de l'auteure, la narratrice Viviane expose une situation tout à fait angoissante : société verrouillée, fuite avec des moitiés qui ne servent à rien, solitude, traumatismes, déliquescence d'un corps qui s'apprête à mourir et découverte brutale de la supercherie dont elle est victime. L'absence de l'angoisse eût été questionnante. Et peut-être mauvais signe, si l'on reprend les

---

<sup>53</sup> *Ibid.* p 17-18.

<sup>54</sup> « L'écriture de l'angoisse était surtout pour moi dans ce livre un rythme, un staccato. » (Marie Darrieussecq, e-mail du 12/10/2017)

<sup>55</sup> Voir annexe 1 « retranscription de la rencontre »

termes de P.-L. Assoun : « L'angoisse signe le surgissement du désir et le cabrement du sujet face à cet événement.<sup>56</sup> »

Pour se donner du courage, dans un dialogue entre elle et elle-même, Viviane ponctue régulièrement son écrit d'aiguillons censés lui permettre d'avancer dans l'écriture du témoignage, mais que le lecteur perçoit aussi comme autant de signes tangibles de son angoisse. Je pense notamment à l'interjection « du nerf !<sup>57</sup> » qui revient très régulièrement et semble donner l'injonction à son corps de continuer à fonctionner, ainsi que la phrase qui n'est d'ailleurs même plus une question : « où j'en étais.<sup>58</sup> » Cet « où j'en étais », qui prend parfois la forme « j'en étais où », est à la fois une sorte d'aveu, de constat (j'en suis là, j'en étais là : je vais mourir seule), une non-question proche du tic de langage, mais c'est aussi comme une deuxième voix qui pointe dans le récit de Viviane. Une deuxième voix qui viendrait signaler quelque chose, qui viendrait alerter le moi : « attention, je m'inquiète pour moi » comme l'expose Paul-Laurent Assoun dans ses leçons sur l'angoisse : « Quand j'angoisse, je commence à avoir peur pour moi ; j'en viens à m'angoisser par amour de moi.<sup>59</sup> » Il existe effectivement chez Viviane assez d'amour d'elle pour elle-même pour que le signal d'angoisse retentisse et pousse le sujet, Viviane, à agir. Cette deuxième voix qui se fait entendre dans des incises brèves, tente d'activer le sujet là où, bien au contraire l'angoisse le paralyse. « L'angoisse naît quand le moi est convoqué –*sine die* et *ex abrupto*, dans un climat traumatique- à prendre position envers la castration.<sup>60</sup> » C'est une illustration quasiment littérale de la situation de Viviane. D'ailleurs dans le prénom Viviane, force est d'entendre « vie » ou « vive », comme si la narratrice portait en son signifiant même la pulsion de vie nécessaire pour combattre l'euthanasie de l'angoisse.

Une sorte de combat semble être livré sous les yeux du lecteur à l'intérieur même du personnage de Viviane. Elle pourrait se laisser engluier par le

---

<sup>56</sup> Assoun, P.-L., *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*, Economica, 2014, p 32.

<sup>57</sup> Darrieusecq, *op.cit.*, p 9, 16, 49, 115

<sup>58</sup> *Ibid.*, p 34, 42, 68, 100, 103, 115, 119, 127, 155, 169, 181.

<sup>59</sup> Assoun, P.-L., *op.cit.*, p. 31

<sup>60</sup> Darrieusecq, *op.cit.*, p.50

monde des robots, mais le livre commence avec cette image forte et annonciatrice de l'intérêt du témoignage pour elle. Viviane présente dès la première page un moi éclaté, elle veut « rameuter les morceaux » (de son moi) afin de faire sens, de secondariser ce qui lui arrive. Car tout son témoignage, soit le livre entier, raconte le traumatisme qu'elle a vécu depuis l'enfance et qu'elle cherche à fuir en se réfugiant dans la forêt. Il semble alors clair que ce mouvement topique est l'expression d'un mouvement psychique partant d'un pays pour aller dans un autre : partir du pays où elle est objet de l'Autre pour s'acheminer vers un pays où elle serait sujet. C'est pour cela que je ferai l'hypothèse que l'écriture est pour Viviane le symbole d'un avènement subjectif, le symbole d'un nouveau « pays du sujet ».

## **2/ l'écriture comme nouveau pays du sujet**

Ce qui est troublant et notable dans ce récit, c'est qu'il se passe en deux lieux distincts (la ville / la forêt) mais qu'à aucun moment ces lieux sont nommés. La ville n'a pas de nom, la forêt non plus. Cela me rappelle l'idée développée tout d'abord par Platon dans *Le Banquet*<sup>61</sup>, puis reprise par Freud, notamment dans *La technique psychanalytique*<sup>62</sup>, de l'atopie du psychanalyste. L'atopie étant l'absence de lieu, l'analyste doit être insituable pour le patient et pour favoriser les projections et le transfert. A l'image de cet analyste insituable, le récit de Marie Darrieussecq oblige le lecteur, nous le verrons dans la troisième partie, à questionner sa place, à en changer souvent, et donc : à prendre une place. La société totalitaire décrite par Viviane, ce creuset de la folie des robots et des humains, cet endroit où elle expérimente un traumatisme infini depuis l'enfance, cet endroit pourrait être partout. Cela pourrait *advenir* partout. La description de ce monde de surveillance dictatorial et robotisé, par son « insituabilité », augmente l'angoisse du lecteur mais aussi de Viviane. On a le sentiment que ce monde est sans limites topographiques, que c'est UN seul grand monde qui ne finit jamais, sauf lorsque la forêt a été préservée.

---

<sup>61</sup> Platon, *Le banquet*, Editions Les belles lettres, Paris, 1966.

<sup>62</sup> Freud, S., (1919), *La technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1953.

Il n'est pas très compliqué d'associer autour de « la forêt ». A l'image du cliqueur, j'ai fait quelques raccourcis : forêt = cellulose = papier = carnet de Viviane = livre = écriture. La forêt serait donc ce que je nommerai « le pays d'écriture ». C'est le pays de la page, le pays des mots, le pays où la narratrice se sent assez à l'abri de la violence et du traumatisme pour pouvoir en décrire quelque chose et peut-être commencer à les penser. J'observe qu'il n'y a pas une narratrice mais deux-en-une dans ce récit. Il y a Viviane, qui a vécu toute sa vie de traumatismes depuis l'enfance dans cet endroit devenu l'endroit robotisé qu'elle fuit et qui ne sait pas encore ce qui est en train de lui arriver ; et il y a Marie, la nouvelle identité, la fugitive, celle qui sait tout ce qui s'est passé, celle qui a compris le complot dont Viviane a été le cobaye. Viviane est prise dans le traumatisme, prise dans le réel dont elle ne s'extrait pas ; Marie rejoint la forêt, le pays d'écriture et témoigne, écrit ce réel, en bravant l'angoisse. Dans le roman, alternent donc deux voix et par conséquent deux temps de vécu. Le procédé est astucieux car il incite le lecteur à poursuivre sa lecture, mais surtout il rend compte de cette difficulté pour Viviane de témoigner de ce qu'elle a vécu. Comme une défense, une résistance face au trauma, Marie reprend la parole et retarde le dénouement de l'intrigue. Ce n'est qu'à la fin du livre que le lecteur apprend que Viviane, qui croyait que sa moitié était sa réserve d'organes, est en réalité elle-même réserve d'organes pour une très vieille femme qui a ses propres traits, mais vieillis. Elle écrit « Ce sont nous les corps jetables, les corps à jeter d'abord.<sup>63</sup> » Viviane n'a donc plus qu'un œil, qu'un rein, qu'un poumon. Elle est une moitié elle aussi, une moitié de corps. On comprend que c'est à ce moment-là précisément qu'elle décide de fuir, lorsqu'elle comprend qui elle est vraiment pour l'Autre.

Cette fuite hors du pays du trauma pour rejoindre le pays d'écriture est en réalité une migration. *Viviane migre en Marie*, si je puis dire. Le sujet de la migration n'est pas un hasard pour l'auteure. En effet, lorsqu'elle entame l'écriture de *Notre vie dans les forêts* – roman qu'elle n'a pas du tout prévu

---

<sup>63</sup> Darrieussecq, *op.cit.*, p 166.

d'écrire- elle est en prise avec un autre roman sur les migrants, dont elle a écrit une soixantaine de pages sans pouvoir aller plus loin. Elle bloque. Quelque chose de l'écriture ne tient plus. Elle ne sait plus, à ce moment-là, comment personnifier le migrant. Une seule voix ? Un seul personnage qui serait le symbole de tous les migrants ? Elle délaisse ce roman pour écrire ce qui deviendra *Notre vie dans les forêts* ... qui parle de migration<sup>64</sup>. Mais une migration plus symbolique, plus allégorique, même si elle est réelle. Viviane migre effectivement, avec quelques autres. Mais principalement, elle migre psychiquement. Elle opère une migration de sa place d'objet de jouissance de l'Autre à une place de sujet qui pense et qui n'est pas d'accord avec ce qu'on lui a fait sans le lui dire. Et pour commencer à pouvoir dire « je », pour s'établir en tant que sujet et migrer de Viviane en Marie, la narratrice ne peut pas faire l'économie du témoignage. Elle doit témoigner du réel, témoigner du traumatisme, ce qui n'est pas sans conséquences ni sans efforts.

### **3/ le témoignage : fuir le monde totalitaire, et après, un renversement ?**

Marie Darrieussecq, lors de la rencontre à la librairie Le Divan en septembre 2017, confiait à son interlocuteur qu'elle envisage *Notre vie dans les forêts* comme le « testament<sup>65</sup> » de Viviane (page 2).

Selon le CNTRL (Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales), le mot « testament<sup>66</sup> » recouvre plusieurs points. C'est à la fois :

- La déclaration écrite des dernières volontés d'une personne
- L'idée de « se préparer à mourir »
- Un texte exprimant les derniers sentiments de quelqu'un, reflétant sa dernière pensée

---

<sup>64</sup> « Et je me suis mise à écrire ce livre, comme ça, boum. Et là moment de grâce, pendant 5 semaines, j'ai écrit ce livre, j'ai été cette femme. Beaucoup de gens le trouvent très cruel, il est assez sombre mais il a la même pêche, la même énergie que j'avais pour résister à ce flot technologique d'informations et d'ordres. On nous a donné tellement d'ordres pendant cette période-là ! » (Extrait de la retranscription, voir annexe 1)

<sup>65</sup> voir annexe 1, retranscription.

<sup>66</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/testament> (consulté et cité le 18/03/2018)

- Dans son acception religieuse, il s'agit d'un pacte d'alliance entre Dieu et les hommes

Le « témoignage<sup>67</sup> », quant à lui, est défini comme :

- La déclaration qui confirme la véracité de ce que l'on a vu, entendu, perçu, vécu
- La manifestation des sentiments que l'on éprouve

Pour le moment, à ce stade de ma réflexion, je pencherais davantage pour que ce livre soit un « témoignage » et pas (encore) un « testament ». Je trouve qu'il y a dans « testament » l'idée que les mots renvoient à leur propre finitude, à un état qui s'achève. Ça n'est pas une façon dynamique d'envisager le récit de Viviane. Au contraire, dans l'idée du témoignage ici, il y a une dynamique à l'œuvre, une sorte de figure de Janus qui s'en détache : à la fois l'expérience est posée sur le papier (voix de Viviane), et en même temps, celui ou celle qui témoigne est forcé de regarder vers l'arrière, vers l'expérience (voix de Marie). Il y a donc à la fois de la remémoration et de la description. Dans le livre, l'une des deux voix narratrices est majoritaire, c'est celle de Viviane. C'est la voix des processus primaires, la voix de la description d'un réel, description qui n'est pas toujours possible et se solde dans le texte parfois par des onomatopées du type « J'ai ouvert l'œil et boum, tout m'est apparu », (page 9), « Et bim bam boum », (page 14), « et patati et bili bili » (page 83). Une émission du « Masque et la Plume », en août 2017<sup>68</sup>, mettait en avant cette pratique des onomatopées comme l'expression d'une sorte de paresse de l'auteure. Les intervenants estimaient que Marie Darrieussecq livrait là un ouvrage moins abouti que les précédents, aux pratiques stylistiques trop faciles. Après étude du texte et après une prise de recul quant à son objet, il me semble que les recours à des onomatopées n'interviennent pas pour éviter la description de certains événements, mais bien au contraire pour signifier qu'il est absolument

<sup>67</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/t%C3%A9moignage> (consulté et cité le 18/03/2018)

<sup>68</sup> <https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-27-aout-2017>

impossible à Viviane d'en dire davantage. Il lui est même là impossible d'en dire *quelque chose*. Comme le souligne Régine Waintrater « le propre du traumatisme, on l'a vu, est d'empêcher le sujet de penser.<sup>69</sup> » Il n'y a que les bruits, l'expression sonore d'un réel, qu'elle peut tenter de communiquer à son lecteur. Ce sont les bruits de guerre, de chaos, d'effondrement, et d'éclatement du moi. C'est, pour paraphraser Lacan, du « réel brut », un morceau de réel retranscrit tel quel. Penser que ces incursions dans le texte sont des facilités, c'est à mon sens être passé à côté du propos du livre. Ces morceaux de réel ont leur importance, ils livrent l'état psychique de Viviane. C'est un état gelé, traumatisé et encore très angoissé (par exemple lorsque Marie prend la parole pour nommer l'angoisse, a posteriori, au beau milieu du récit du traumatisme et nomme l'actrice principale « L'angoisse, pas d'autre mot. » pages 12-13).

Ce qui est remarquable, et je l'ai déjà souligné dans la première partie, c'est que « psy » est le métier de Viviane, certes, mais psy spécialisée dans le traitement du... traumatisme : « Mon métier, la façon dont on m'a formée, c'était de rendre possibles pour les gens les traumatismes qu'ils ont vécus. Je ne sais pas le dire autrement.<sup>70</sup> » Rendre le traumatisme possible, cela reviendrait à le rendre *psychiquement* possible, c'est-à-dire symbolisable, possible à penser. Mais Viviane, face au traumatisme, perd ses facultés et ses connaissances. Pour se défendre de la souffrance, si l'on reprend la théorie freudienne, Viviane va déplacer sa libido et l'axer vers la sublimation. « Les meilleurs résultats s'obtiennent quand on sait accroître suffisamment le plaisir dont les sources sont le travail psychique et intellectuel. Dès lors, on ne prête plus guère le flanc aux coups du destin<sup>71</sup> » écrit Freud. Pour échapper à la souffrance, Viviane éprouve donc le besoin de témoigner, ou plutôt de faire témoigner les personnages de son réel : « Ne comptez pas sur moi pour organiser tout ça. J'essaie de suivre un fil chronologique mais ça rate. Il faudrait que je raconte dans l'ordre mais dans ma pauvre tête ça ressemble à un paysage feuillu avec des tas de vallées et de

---

<sup>69</sup> Waintrater, R., *Sortir du génocide*, Payot, 2003, p.216

<sup>70</sup> *op.cit.* p27

<sup>71</sup> Freud, *Le malaise dans la civilisation*, *op.cit.* p 69



chemins possibles et des gens qui attendent, tous à moitié morts, que je leur passe la parole en vitesse.<sup>72</sup> » Le témoignage, dans ce qu'il comporte d'alliance avec le lecteur et de véracité dans les faits, cherche donc à poser le réel pour l'examiner, pour ensuite le dépasser dans un mouvement de sublimation, c'est-à-dire un mouvement qui chercherait à rendre acceptables<sup>73</sup> ou « possibles » pour le moi des éléments du réel qui y ont fait effraction. A ceci près, comme le souligne Lacan, que « le témoignage, ça n'est pas pour rien que ça s'appelle en latin *testis*, et qu'on témoigne toujours sur ses couilles. Dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage, il y a toujours engagement du sujet, et, lutte virtuelle à quoi l'organisme est toujours latent.<sup>74</sup> » En effet, le témoignage, de par sa conséquence (la trace), passe par le corps du témoinnant. Dans *Notre vie dans les forêts*, Viviane note : « Aujourd'hui, j'ai besoin de l'écrire. Je ne sais pas si ça me fait du bien, de l'écrire, mais je vois. Je vois ce qu'on nous a fait. Je sens. Avec ce qui me reste de corps.<sup>75</sup> »

Si Viviane migre en Marie, et passe du milieu de la ville à celui de la forêt, je peux supposer que cela ne se fait pas sans conséquences sur son identité. Même si l'exil ne la coupe pas totalement de son groupe d'appartenance (puisqu'elle fuit en compagnie de quelques rebelles qui lui ressemblent, ainsi que leurs moitiés), il n'en est pas moins vrai qu'elle garde, à travers le témoignage, une sorte d'attachement à son milieu d'origine. Cet attachement semble exister à un niveau non-verbal, à un niveau émotionnel. L'attachement, c'est surtout ici le souvenir de l'emprise, du traumatisme et l'expression d'une culpabilité à être partie en laissant quelques autres « là-bas<sup>76</sup> ». Ce terme montre d'ailleurs comment Viviane est devenue Marie et s'est déplacée topographiquement et dans le discours.

---

<sup>72</sup> Darrieussecq, *op.cit.* p 26-27

<sup>73</sup> « En effet, la manifestation du processus primaire au niveau du moi, sous la forme du symptôme, se traduit par un déplaisir, une souffrance. » Lacan, J., *Séminaire sur le moi dans la théorie freudienne*, p.94

<sup>74</sup> Lacan, J., *Le séminaire III : Les psychoses*, Champ freudien, éditions du Seuil, Paris 1981, p.50.

<sup>75</sup> Darrieussecq, *op.cit.*, p.142.

<sup>76</sup> Darrieussecq, *ibid.*, p 144 : « là-bas, ils les terminent en masse ».

Témoigner (ici par écrit) du traumatisme subi serait donc une tentative de fabriquer du sens là où le symbolique a échoué, là où justement, ça ne peut pas se penser. Ce serait aussi, selon Régine Waintrater, « une recherche du semblable » car « quand le témoin prend la parole, c'est pour affirmer l'irréductible d'une expérience, pour renouer les fils d'une vie interrompue par cette expérience qui la bouleverse radicalement.<sup>77</sup> » Il est ici question de laisser une trace au sens propre comme au sens figuré, la trace écrite, les lignes sur le papier, les signes, et aussi une trace posthume, un témoignage pour celles et ceux qui liront le texte de Viviane. La recherche du semblable, nous le verrons dans la troisième partie, réside dans l'adresse au lecteur. Viviane-devenue-Marie a la possibilité de témoigner, ce qui présuppose qu'elle a traversé le traumatisme, qu'elle s'en est extraite et qu'elle a commencé à le mettre en mots. En ce sens, on peut la voir comme rescapée, même si dans le livre plane toujours le doute de l'arrivée des robots et du repérage des dissidents dans la forêt.

Comme le souligne R. Waintrater, « les rescapés ont été confrontés à une double impossibilité : oublier et se souvenir. Oublier, c'est perdre une nouvelle fois ; se souvenir, c'est transformer des images insupportables en contenus psychiques intégrables.<sup>78</sup> La narratrice de *Notre vie dans les forêts* est confrontée à cette position de grand écart psychique : elle veut s'enfuir et oublier mais elle est sommée (par elle-même) de se souvenir, de décrire et d'inscrire cette remémoration sur son carnet. C'est ce que Régine Waintrater nomme le « double bind » ou la double contrainte, qui, puisqu'elle cherche à réunir deux mouvements opposés, crée chez le sujet une tension qui ressemble fort à l'angoisse. « D'un côté, la nécessité vitale d'oublier ce qui faisait son monde d'avant (...) de l'autre le besoin non moins vital de s'étayer sur les souvenirs d'avant (...) l'humanité que les bourreaux s'attachaient à faire disparaître.<sup>79</sup> » On peut tout à fait imaginer que l'angoisse qui recouvre le récit provient aussi (en

---

<sup>77</sup> Waintrater, R., *Sortir du génocide, op.cit.*, p.14

<sup>78</sup> *Ibid.* p 106

<sup>79</sup> *Ibid.*, p 25

plus du temps qui vient à manquer) de cette position de Janus, représenté avec une tête tournée vers le passé et une tête tournée vers l'avenir. Pour reprendre l'idée de Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, l'angoisse n'est plus seulement un signal d'alerte face au danger, mais elle devient un affect, signe d'une détresse, dès la naissance, que l'enfant éprouve à l'égard de l'autre. L'angoisse serait donc l'expression du moment capital et ambivalent de la naissance du petit d'homme : elle lie séparation (d'avec le corps de la mère) et relation (avec l'autre). L'angoisse serait l'expression de ce double mouvement et de la détresse qu'il occasionne.

Si l'on relie la théorie freudienne à la situation de la narratrice, il est possible de dire qu'elle se situe entre *séparation* (du monde totalitaire qu'elle a quitté) et *relation* (avec qui ? ses congénères ? le lecteur ? Cela sera discuté en troisième partie). Et j'irai même plus loin, la narratrice se trouve dans un endroit de vide symbolique, puisqu'elle ne peut plus s'identifier au monde laissé derrière, et qu'elle ne peut pas encore s'identifier au monde des forêts. Lors de cette écrit, elle se situe dans un non-monde, une non-place, sorte de passage entre l'intérieur de la mère et l'extérieur, c'est-à-dire le moment de l'accouchement, le moment du passage.

Même si Viviane-devenue-Marie écrit depuis le vide symbolique, lors de la première lecture du livre, j'ai ressenti de façon extrêmement forte ce besoin de la narratrice d'emporter son lecteur, de le convaincre. Avec un peu de recul, je pourrais écrire que du fond de son trou symbolique (personnalisé par sa position à la fin du roman : « ça fait assez longtemps que j'écris maintenant, mais je trouve encore des trucs. Si je n'écrivais pas je me demanderais ce que je fais là, dans ce trou, dans ce groupe.<sup>80</sup> ») elle tente de tisser des liens, de dénoncer, d'exhiber le monstrueux. Son propre corps est une image monstrueuse : c'est un corps qui a été utilisé, martyrisé, amputé, évidé et qui, lors du récit, s'effondre sur lui-même. Elle est chancelante, ne voit plus très bien. Certains morceaux lui ont été volés, puisqu'on lui a menti sur ses opérations. De cette supercherie

---

<sup>80</sup> Darrieussecq, M., *op.cit.* p 169.

manifeste, que Marie découvre à la fin du récit en regardant une vidéo et en se reconnaissant, beaucoup plus âgée, à l'écran, nait une sorte de rage présente dès le début du récit. En somme, le lecteur ne peut comprendre l'état psychique de colère et d'angoisse de la narratrice qu'a posteriori, lorsque le secret est dévoilé, lorsque le voile du fantasme (« j'ai un corps qui va mal et la science des robots et des moitiés m'aide à aller mieux et à me réparer ») se déchire pour faire place au réel de l'angoisse (« je fais partie d'une longue série de clones à qui on enlève des morceaux de corps pour retaper le corps de la femme souche, aujourd'hui vieille de 160 ans »)

Cet état d'agitation psychique et de précipitation des mots peut aussi être lu différemment.

Dans la marge du texte, j'ai marqué bon nombre de passages sur la déconnexion, sans vraiment comprendre, de prime abord, à quoi cela pouvait bien faire référence dans mon inconscient de lecteur. Puis j'ai compris que ce texte, qui est performatif, c'est-à-dire qu'il fait ce qu'il dit (Viviane écrit qu'elle est en train d'écrire : « J'ai déjà écrit cent soixante-huit pages. » écrit-elle page 168) pourrait renvoyer à deux thèses, au-delà du témoignage.

Tout d'abord, j'ai tendance à penser que la narratrice, même si elle est traumatisée, angoissée, mais aussi en passe de devenir un sujet face à l'horreur du réel, pourrait être rencontrée par le lecteur à travers ce récit lors d'une phase maniaque. En effet, la précipitation, l'accumulation de détails, l'adresse permanente au lecteur ainsi que le délire paranoïaque lié à la surveillance de l'ancien monde pourraient avoir précipité Viviane/Marie dans une phase de dé-réalisation/ dé-connexion où sa place pourrait être celle d'une porteuse de drapeau. En quelque sorte, je me demande si ce récit n'est pas l'expression de la mégalomanie de la narratrice qui, en quelque sorte, dirait à son lecteur « Regardez comme j'ai souffert et bravé tous les dangers, regardez comme j'en suis sortie et comme je témoigne de l'horreur que j'ai vaincue ! » A cause de ses mutilations, notamment son œil manquant, Viviane est surnommée « la Pirate »

page 156, et tout de suite après elle emploie l'image de « Bonnie and Clyde », couple connu pour son banditisme forcené, avec ce je ne sais quoi de romantique et de mortifère qui leur est attaché. Si elle est « pirate », elle est au-dessus des lois symboliques, elle « pirate » le symbole. Elle est déconnectée apparemment au sens propre, mais aussi au sens figuré, ce qu'il est possible d'entendre à travers des phrases comme « L'immense majorité d'entre nous sont morts sans comprendre. Parfois ça me monte à la tête, ça, d'avoir compris.<sup>81</sup> » Une partie de Viviane se situe au-dessus des autres, elle a quelque chose en plus, quelque chose de spécial, qui en ferait une sorte d'élue. Je l'imagine facilement en tête de groupe, en porte-étendard passionaria. Elle est *celle qui a compris* et surtout celle qui *témoigne de sa compréhension*. Ce qu'elle a en plus des autres, c'est son aptitude à écrire. Elle se fait le témoin du sens que la grande supercherie des clones et de la Génération recouvrent. Comme le souligne Régine Waintrater, cet écrit, en tant que témoignage, est à la fois « (un) document historique et (une) réflexion sur soi.<sup>82</sup> » Car une des questions qui parcourent le texte pourrait être « comment en suis-je arrivée là ? », qu'il faudrait lire à différents niveaux. Tout d'abord, le premier niveau serait un niveau de réflexion quant à la réalité : comment le monde des robots a-t-il pu m'emmener dans cette impasse et m'obliger à en fuir ? ; le second niveau serait un questionnement plus subjectif : comment mes ressources psychiques m'ont-elles permis d'arriver jusqu'ici, c'est-à-dire de me sortir de ce pétrin d'emprise qui est la règle fondamentale de la société des robots ?

Je l'ai déplié déjà en première partie : le monde duquel Viviane s'extrait pour que Marie advienne, est un monde totalitaire notamment à cause de la population de robots qui augmente et qui régit à peu près tous les étages de la société. A tel point que Viviane n'arrive plus à savoir qui est robot et qui ne l'est pas, ce qui l'oblige à la plus grande précaution et à la paranoïa constante. Le moindre faux-pas face à un robot serait fatal.

---

<sup>81</sup> *Ibid.* p.16

<sup>82</sup> Waintrater, *op.cit.*, p.23

Les robots tels qu'ils nous sont présentés à travers *Notre vie dans les forêts* sont des créatures monstrueuses certes, mais la véritable monstruosité réside dans le projet de cette société : utiliser des corps clonés comme réserves d'organes pour d'autres corps appartenant à des très riches. Ces très riches pouvant dès lors vivre très longtemps : « Le cliqueur m'a dit qu'elle avait probablement dans les cent soixante ans.<sup>83</sup> » Ces corps clonés sont donc issus d'un corps « souche » qui utilise tous ses petits clones pour remplacer les organes défectueux de son propre corps. Tout cela étant agrémenté de robotique, c'est-à-dire de boîtiers, fils et autres puces connectées, reliées à des robots censés surveiller que tout reste dans le droit chemin, que personne ne s'enfuit ou ne s'arrache les fils de connexion. Cette ultra-connexion, qui, cela ne m'a pas échappé, est une satire de la société dans laquelle nous, lecteurs, vivons, est poussée à l'extrême par l'auteure, sans doute dans l'idée de montrer où la technologie pourrait envoyer l'homme dériver.

Le témoignage a ici une autre valeur, celle de résistance ou plus exactement de menace à l'arme blanche. En relisant ce titre, je me rends compte qu'une arme blanche est une arme qui n'est pas « à feu », que c'est donc une arme « à main », mais cela reste une arme. L'idée était de montrer que Viviane-Marie utilise sa main non plus pour cliquer ou pour interagir sur des écrans tactiles, mais pour écrire, activité que plus personne ne semble pratiquer, et encore moins dans un carnet. Il s'agirait là d'une arme blanche dans le sens de la manipulation de l'arme à des fins criminelles, mais je me rends compte que dans l'expression « arme blanche » se cache aussi l'idée de l'arme « qui ne dit pas son nom », une arme *blanche* comme dans la psychose *blanche* : qu'on ne remarque que si l'on y est formé. Ce serait une arme qui ne se montre pas à l'autre, qui agit sans que l'autre en sache quelque chose.

C'est aussi, évidemment, une arme blanche dans le sens où les seules armes sont les mots inscrits sur le papier. *Les mots armés du témoignage*, d'autant plus invisibles et efficaces que plus personne ne les utilise et que les

---

<sup>83</sup> Darrieussecq, *op.cit.* p.176

robots, majoritaires dans cette société, n’y comprennent pas grand-chose. Pour rappel, il faut des « cliqueurs » pour apprendre aux robots à manier les mots, lesdits robots étant incapables de jouer avec les mots dans le sens freudien, c’est-à-dire de plaisanter, de manier le double-entendre ou la métaphore. Ici, je m’aventure un peu à lever le voile sur ce que je perçois du fantasme de l’auteure : les mots seraient notre salut, écrire serait un combat contre la machine, une façon de ré-humaniser ou du moins de stopper la déshumanisation digitale virtuelle de la connexion planétaire. Cette idée se retrouve dans ces mots, écrits par Viviane dès le début du livre : « J’écris pour comprendre et témoigner, sur un cahier ça va de soi, avec un crayon en bois à mine de graphite, ça se trouve encore : rien de connectable.<sup>84</sup> »

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.15.

**« Si vous m'avez suivie<sup>85</sup> »**

### **C- L'adresse au lecteur**

Lorsque j'ai lu pour la première fois *Notre vie dans les forêts* en septembre 2017, le mois de sa sortie, j'ai tout de suite éprouvé deux sentiments contradictoires. Au fur et à mesure de ma lecture de l'histoire de Viviane, un conflit s'installait en moi, sans que je m'en rende compte. J'étais happé par le récit, happé par le besoin d'éclaircissement quant à la situation de fugitive de la narratrice, et en même temps j'avais l'intuition que la résolution de l'intrigue me dégoûterait. Qu'elle enfoncerait encore plus le clou de ce monde totalitaire robotisé et effrayant. Mais au-delà du témoignage angoissé de Viviane-qui-devient-Marie, c'est le contre-transfert éprouvé par le lecteur qui m'a questionné. Pourquoi étais-je autant saisi, angoissé, dégoûté et entraîné par le témoignage de la narratrice ? Et si j'éprouvais un contre-transfert aussi massif, quel pouvait donc être le transfert de la narratrice sur le lecteur ? Et encore un peu plus loin : s'il s'agissait bien de transfert et de contre-transfert, l'adresse au lecteur était-elle véritablement une adresse au lecteur ou bien étais-je pris dans une relation psychanalyste/patient sans le savoir ?

#### **1/ *Notre vie dans les forêts* : qui est « nous » ?**

---

<sup>85</sup> *Ibid.* p.184



Si, comme le souligne R. Waintrater, « tout témoignage contient une adresse à l'autre<sup>86</sup> », je commencerai par me focaliser sur le titre du roman, et donc du récit de Viviane-devenue-Marie, qui déjà, pour moi, annonce à la fois la teneur du texte comme témoignage ainsi que l'adresse qui semble y être faite au lecteur, à travers l'adjectif possessif correspondant à la première personne du pluriel : notre.

Le choix du « notre » là où l'on aurait pu lire « leur » ou encore le banal article défini « la », suscite la question. En effet, « notre vie dans les forêts » ne véhicule pas la même idée que « leur vie dans les forêts » ou bien « la vie dans les forêts ». L'adjectif possessif me fait penser à deux possibilités : soit Viviane s'adresse déjà au lecteur et cet adjectif possessif est déjà le signe du témoignage (« nous les rebelles, voici le récit de notre vie dans les forêts »), soit c'est déjà une stratégie de la part du témoin Viviane devenu sujet Marie, qui situe d'emblée le lecteur de son côté (« nous, y compris toi lecteur, rebelles, voici le récit de notre vie dans les forêts »). Cette dernière hypothèse donne un effet intéressant puisque le lecteur s'apprête alors à ouvrir un livre-témoignage dont il est semble-t-il le héros et s'apprête donc à découvrir sa propre vie dans un récit dont il ignore tout pour l'instant. Je conviens du fait que cette hypothèse peut paraître saugrenue, mais il n'empêche que cela pourrait tout à fait correspondre au désir du témoin de nous faire adhérer à son témoignage sans en demander la permission. Nous serions, lecteurs, d'emblée acquis à la cause de Viviane, d'emblée en connivence avec elle. Ceci viendrait corroborer l'idée de Régine Waintrater selon laquelle celui ou celle qui témoigne a toujours « la crainte de ne pas être cru.<sup>87</sup> » En nous emportant d'emblée dès le titre du récit, alors Viviane-qui-devient-Marie passe outre cette question, ou bien semble ne pas la poser. Elle annule le moment de la censure surmoïque, elle défie l'inhibition et livre son témoignage à un autre sans se poser la question de la réception que cet autre pourra faire du récit.

---

<sup>86</sup> Waintrater, *op.cit.*, p.25

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 24.

Pour témoigner, sans doute faut-il oublier cette question de la croyance, de la véracité. Finalement, un témoignage n'est qu'une version. Ça n'est que l'expression d'un fantasme, au sens lacanien, soit le prisme par lequel chacun regarde le monde et croit être regardé par lui. C'est le « S barré poinçon petit a » de Lacan, notamment ici car il est question de signes et de signifiants et que le sujet Viviane-Marie est d'emblée barré. Elle exprime d'ailleurs souvent sa difficulté à dire la chose qu'elle vit. Cet autre du témoignage, la narratrice le tient pour bienveillant. A l'image de ce que R. Waintrater en dit, la définition du témoignage serait donc celle-ci : « Pendant une courte période, le témoin va être accompagné dans son voyage de mémoire, et son interlocuteur fera tout ce qui est en son pouvoir pour le suivre et le protéger.<sup>88</sup> » Voici que me revient à l'esprit la phrase écrite par la narratrice, page 184 : « si vous m'avez suivie » qui reprend exactement le même terme que Régine Waintrater : suivre le témoin. Suivre, c'est-à-dire écouter, suivre la pensée de, aller à la suite de, accompagner, aller dans le sens de, être accroché à, suivre le fil d'Ariane, grâce auquel Thésée a pu tuer le monstre et retrouver son chemin. C'est un peu ça, l'enjeu psychique de ce témoignage. Il est question de suivre ici le fil des événements, le fil de la réalité, mais aussi le fil du fantasme, le fil psychique de Viviane face aux événements de sa vie.

Car, pour qu'un témoignage puisse exister, cela nécessite « de l'autre » comme dirait Lacan, ici à la fois un petit autre et le grand Autre. Cela nécessite tout d'abord un témoin (Viviane) face à un événement (sa vie dans la société des robots). Pour que le témoignage ait lieu, nous l'avons vu, doit exister un interlocuteur, c'est-à-dire « un témoin du témoin », le tout noué par un *pacte*<sup>89</sup>. Il est alors possible de convenir que ce pacte est noué dès le titre, dès ce « notre » qui embarque le lecteur et le met à la place de l'interlocuteur du témoin. R. Waintrater nomme cet interlocuteur « témoinsaire », soit le

---

<sup>88</sup> *Ibid.* p 185

<sup>89</sup> *Ibid.* p 186 : « Le processus testimonial repose sur un pacte, implicite celui-là, pacte idéologique préalable, représenté par l'idée d'une mission à remplir. »

réciplendaire du témoignage. « Celui qui accepte de devenir le témoin du témoin doit savoir qu'il s'engage sur une voie étroite, entre les besoins contradictoires du témoin et l'impossibilité partielle dans laquelle il sera d'y répondre.<sup>90</sup> »

Dans ce montage à 4 places, qui est nous, donc ? Face au témoignage de Viviane, quelle est la place assignée au lecteur ? J'ai le sentiment que cette place n'est pas négociable. Si je décide d'ouvrir ce livre dont le titre est déjà porteur d'informations capitales, c'est que j'accepte la mission déjà présente dans la phrase « notre vie dans les forêts ». Je sais sans le savoir que je serai assigné à la place de témoins, donc, de réciplendaire du témoignage, sans pouvoir en bouger. En ce sens, le lecteur est captif, sous emprise du récit de Viviane : elle répète donc avec le lecteur ce qu'elle a subi depuis son enfance jusqu'à sa fuite. Cependant, le récit de Viviane-qui-migre-en Marie, n'est pas seulement, je l'ai déjà dit, le témoignage du traumatisme. Mêlée au récit du traumatisme, une autre voix se fait entendre, celle du recul, de l'élaboration, c'est-à-dire de la secondarisation. Là où Viviane expose des processus primaires, Marie symbolise, métabolise et donne un relief particulier au témoignage. Elle s'adresse à un autre, ce qui présuppose un risque et aussi une tentative de « sortir du magma », expression que j'emprunte à Nicole Malinconi lorsqu'elle se confie à Jean-Pierre Lebrun dans l'ouvrage *L'altérité est dans la langue*<sup>91</sup>. Et cela est rendu possible car c'est un témoignage écrit.

A quoi peut bien servir d'écrire ? Et ici, à quoi pourrait bien servir à Viviane-Marie d'écrire sur son vécu ? Elle l'inscrit dès la première page, il est question de rameuter les morceaux du moi éclaté, de se constituer un moi cohérent, un sentiment de soi assez stable et construit pour pouvoir affronter le souvenir du traumatisme. Ecrire serait un moyen de « sortir du magma<sup>92</sup> », une façon de se déprendre du maternel en sortant de la relation fusionnelle mère-

---

<sup>90</sup> *Ibid.* p 189

<sup>91</sup> Lebrun, J.-P., Malinconi, N., *L'altérité est dans la langue*, psychanalyse et littérature, Humus Entretiens, Erès, Toulouse, 2015.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p 49 : « Il faut que ça émerge d'une espèce de ... comment dire... de flou... Justement, ce que j'appelle le flou, c'est ça, le magma. On pourrait dire que c'est quelque chose qui n'est pas encore dans la pensée. Ou pas encore de la pensée.

enfant. Je parlais dans la première partie de fuir la folie, mais il me semble bien que cette folie est aussi toute maternelle pour Viviane. La mère est décrite comme têtue, insistante, harcelante, et dès lors qu'elle meurt, quelque chose chez Viviane veut déjà devenir Marie et donc fuir vers la forêt. Se déprendre du maternel, c'est aussi pour Viviane se confronter à l'absence de la mère, au vide imposé par le réel de la mort de l'autre. Ecrire serait donc aussi une façon de recontacter la perte que suppose le langage, le trou que le mot contient de façon intrinsèque. *Notre vie dans les forêts* pourrait alors être perçu comme une longue métaphore de l'écriture. Un ratage permanent, une impossibilité à recouvrir la chose avec les mots, tout en permettant, parce que justement ça rate, de sortir d'un flou, de se frotter au signifiant. La phrase « robot comme les autres<sup>93</sup> » qui revient plusieurs fois dans le récit, même si elle est prononcée par un homme qui aide Viviane à fuir, me semble être une phrase lancée entre Viviane et Marie, ou plutôt une phrase que Marie adresse à Viviane. Et qui prouve aussi cette sortie du flou : elle ne désire pas être « robot comme les autres », ça n'est pas son désir, mais elle en devient consciente à ce moment-là seulement. Dès lors qu'elle se décolle de l'immédiateté des choses, de La Chose freudienne, alors il y a de la pensée et donc de la subjectivité. Peut-être qu'un des moyens trouvés par la narratrice pour survivre au totalitarisme, ce serait l'écriture ? Je me pose donc la question suivante : à qui écrit Viviane ?

## **2/ La question de l'autre.**

Poser la question de l'adresse de l'écriture ici, c'est aussi poser la question de l'autre. Dans cette dystopie, et dans les dystopies de façon générale, flotte cette atmosphère complotiste selon laquelle tout est la faute de l'autre. L'autre, c'est un ennemi, il nous veut du mal, *c'est* le Mal et par conséquent, l'autre doit être combattu. On y est *contre* l'autre, rarement *avec*. Tout comme Viviane est contre la société des robots, contre le totalitarisme ambiant, contre

---

<sup>93</sup> Darrieussecq, *Op cit.*, p 109 « Te voilà robot comme les autres ! » dit Romero à Marie.

le traitement des moitiés comme de vulgaires « jarres » où l'on piocherait des organes. Et pour cause, elle sent inconsciemment qu'elle est elle-même une jarre à organes et qu'il lui est donc absolument impossible d'accepter sa condition de corps déchet. La question de l'autre est posée de façon plus précise encore dans l'ouvrage de Marie Darrieussecq : est-ce que l'autre existe vraiment ? J'ai montré combien les robots avaient un fonctionnement autocentré qui n'incluait pas l'autre, j'ai aussi essayé de montrer comment la société dans laquelle Viviane évoluait cherche à éradiquer ce qui est autre, c'est-à-dire *alter*, altérité et donc différence. Les corps endormis dans les Centres sont d'ailleurs nommés « moitiés » mais si l'on y regarde bien, il ne s'agit nullement de moitiés. C'est-à-dire que si l'on ajoute Viviane à sa « moitié » Marie, on n'obtient pas UN sujet, il n'est pas question de Marie = 50% de Viviane. La réalité sous tendue par les mots est intéressante : il s'agit de clones. Marie est le clone de Viviane. Marie est donc le double de Viviane, elle est la même. Pas l'autre. Une société de clones est une société du même, reproduit à l'infini (le lecteur en a l'image à la fin du récit, lorsque Viviane voit la vidéo de la vieille femme qui lui ressemble<sup>94</sup>, puisqu'elle en est le clone). Si Viviane est un clone, alors la question de la filiation se pose : qui est la mère de Viviane ? Celle qu'elle pensait être sa mère ne peut donc pas l'être. Viviane n'aurait de mère qu'une cellule à partir de laquelle elle a été formée. La pensée de cette genèse est vertigineuse.

A quel autre s'adresse donc le témoignage de Viviane ? Justement, ce que je pourrais dire, c'est que le témoignage de Viviane depuis sa propre survie<sup>95</sup> est peut-être l'unique adresse à un autre, dans ce monde du même qu'elle décrit. Et cet autre pourrait tout d'abord être le lecteur, mais surtout, cet autre pourrait être « l'autre en soi » comme le déplie Alain Montandon dans son ouvrage<sup>96</sup> : « écrire pour soi, c'est se prendre soi-même pour un autre, dans une distance permettant l'objectivation, ou bien encore se mettre en perspective, ou bien

---

<sup>94</sup> *Ibid*, p 172-174

<sup>95</sup> C'est la problématique que développe Béatrice Fortin dans son article « Kertesz, renaître avec la langue », *Le Coq Héron*, Eres, 2006/2 (n° 185), 111-116.

<sup>96</sup> Montandon, A., *De soi à soi, l'écriture comme auto-hospitalité*, Littératures, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004.

encore c'est se rassembler, rassembler son être (...)»<sup>97</sup> » Viviane écrit-elle pour soi, c'est-à-dire pour elle-même ? En tous les cas, elle doute fort du fait que son carnet sera retrouvé par quelqu'un d'autre après sa mort. On peut donc partir du principe qu'elle écrit à l'autre en elle, comme un témoignage que Viviane adresserait à Marie, qui le reçoit et le complète avec ses éléments de subjectivité de l'après-coup. Viviane a vécu, elle témoigne ; Marie a témoigné qu'elle a vécu et en pense quelque chose en tant que sujet. Marie accueille Viviane au sein d'elle-même et au sein du récit, dans un mouvement d'auto-hospitalité, selon la définition qu'en donne Alain Montandon, c'est-à-dire une « notion (...) prise dans une relation où l'autre et le soi s'éprouvent en se donnant mutuellement lieu.<sup>98</sup> » J'ai eu cette intuition assez rapidement : dans l'univers de *Notre vie dans les forêts* où un être détient la faculté d'en engendrer un autre, (le même, *ad libitum*), ici au sein du témoignage le lecteur peut tout à fait remarquer que Marie engendre Viviane qui engendre Marie qui engendre Viviane, etc. Viviane n'est pas tout à fait la même que Marie, puisqu'elle connaît un vécu expérientiel que Marie n'a pas encore éprouvé, et pourtant chacune permet à l'autre de se déployer. Au fur et à mesure du témoignage, Viviane vient aider à secondariser le traumatisme décrit par Marie, qui, elle, permet d'avancer dans le récit des processus primaires, récit qui est ensuite récupéré par la voix de Viviane, dans un mouvement de va-et-vient permanent. Cela ressemble aussi à une écriture de la suture : Marie enfonce l'aiguille à un endroit, Viviane la récupère et l'enfonce un peu plus loin, formant un point qui permettra à l'ensemble de tenir. Une sorte de travail de couture psychique où le fil seraient les mots, les paroles.

Viviane, le prénom de naissance, et Marie, le prénom de renaissance, sont donc possiblement deux marqueurs temporels de l'état du moi de la narratrice, et le témoignage écrit, comme une peau, viendrait recouvrir les morceaux éclatés du moi pour les réunifier et en faire un moi qui tient. Tout comme la peau maintient le squelette et les muscles dans une unité, les mots

---

<sup>97</sup> *Ibid.* p 7.

<sup>98</sup> *Ibid.* p.41

maintiennent le psychisme de Viviane-Marie dans un dernier mouvement. Mais est-ce véritablement un dernier mouvement ?

### 3/ Pour qui prend-on le lecteur ?

Les mots, dans *Notre vie dans les forêts*, constitueraient un *mots-peau*, pour reprendre l'idée du moi-peau d'Anzieu, et seraient donc la matière qui « mantèle », fait tenir Viviane encore un peu, c'est-à-dire le temps de déposer le témoignage, le temps de se raconter. Comme une sorte de soin palliatif, une perfusion de glucose ou d'antidouleurs qui permettrait de terminer un souffle et de ne pas l'arrêter avant la fin. D'ailleurs, ce mot de souffle se retrouve dans l'avant-dernier paragraphe du récit : « Je suis dans la forêt et je n'ai plus de souffle. Je ne vois plus très bien. Je ne filtre plus très bien quoi que ce soit. Je ne vois plus les arbres, parce que, probablement, je suis gardée à l'intérieur des galeries. J'ai froid.<sup>99</sup> » Mais le souffle ne sort-il pas de la bouche, et non du stylo ?

A mon avis, le côté attirant et même addictif de ce témoignage réside dans son oralité. C'est pour moi un écrit oral<sup>100</sup>, comme si la narratrice me chuchotait à l'oreille (comme si j'étais moi-même une « moitié ») avec des paroles qu'elle aurait écrites. Si les mots constituent une peau pour Viviane-Marie qui écrit son histoire, que peut-on en dire lorsqu'il s'agit du lecteur ? Le lecteur n'est-il pas plutôt un « écouteur » ? En effet, je soutiens qu'ici le lecteur n'est pas mis en place de simple lecteur, mais plutôt en position d'analyste. Il me semble d'ailleurs que tout au long du témoignage, j'ai assisté à la lente mutation de Viviane en Marie et, au niveau du message, à la transformation de la parole vide en une parole pleine. Et pour qu'une parole vide devienne pleine, il faut supposer qu'il y a quelqu'un à qui l'adresser, un autre qui serait à la place d'objet de la parole, c'est-à-dire, par exemple, un analyste. Dans cette idée, Viviane utilise, lorsqu'elle parle d'elle depuis sa nouvelle peau de Marie, le terme de

---

<sup>99</sup> Darrieussecq, *op.cit.*, p.189

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 107. Viviane écrit d'ailleurs, confondant finalement oral et écrit : « On s'est organisé à l'oral, en quelque sorte, en se faisant passer des bouts de papier sous les portes. Enfin, à l'écrit, si vous voulez. »

« jacasser » pour se décrire en tant que psy<sup>101</sup>. Jacasser, cela revient à bavarder, caqueter, émettre des sons ou des cris, mais cela ne fait pas de sens, cela ne comporte pas de signifiant plein, cela est une parole vide : le cri a les atours d'une parole mais n'en a pas la substance. Cette métaphore animalière utilisée par Marie pour décrire le verbe de Viviane -et donc sa position subjective- me fait penser à une personne qui entre en analyse et qui cherche à meubler le silence, qui se débat, qui se défend, avant d'entrer véritablement dans le travail analytique, c'est-à-dire dans l'analyse des signifiants importants pour elle-même. En effet, l'analyse me semble être l'exposition, à un autre dont on a refoulé la présence (l'analyste), de la jouissance dans le corps de certains signifiants qui emprisonnent le sujet. C'est la notion de parlêtre chère à Lacan, qui décrit le langage comme de la « chair » et l'écriture comme de « l'os », car l'écriture loge la jouissance. Pour lui, l'écriture « donne os à toutes les jouissances<sup>102</sup> ». Viviane, elle, n'est que symptôme, son corps tombe en morceaux. Ce corps-symptôme est une parole. Peut-être alors qu'en écrivant son témoignage, puisqu'elle passe par la parole, Viviane cherche-elle à se libérer de ce symptôme ?

Ici, on le constate aisément, dispositif analytique et dispositif d'écriture se confondent. Tout comme Derrida, je pense qu'il n'y a pas d'écriture sans refoulement<sup>103</sup> et nous avons vu que l'analysant, pour accéder à ses signifiants majeurs, doit aussi en passer par le refoulement. Ici, Marie-qui-devient-Viviane pourrait tout à fait être allongée sur un divan et livrer son récit traumatique, témoigner de sa subjectivation, en effectuant maints va-et-vient entre le souffle de Marie et le souffle de Viviane. A l'instar de l'idée de Green selon laquelle le lecteur serait l'analysant du texte, ici le lecteur serait plutôt l'analyste du texte dans le sens où non seulement son rôle serait de recueillir le témoignage de la narratrice, mais aussi d'en être le scripteur, pas forcément au sens littéral,

---

<sup>101</sup> *Ibid.* p 21« Il faut dire que la plupart du temps je parle, beaucoup, peut-être trop. Je jacasse, dit mon contrôleur. »

<sup>102</sup> J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007 p. 149.

<sup>103</sup> Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Folio Essais, Editions du Seuil, Paris, 1967, p 334 : « L'écriture est impensable sans le refoulement. »



d'ailleurs : le lecteur serait celui qui inscrit le réel du témoignage, celui qui inscrit le symptôme de la narratrice. Inscire, ce serait donc ici rendre visible, rendre audible, rendre réel, graver<sup>104</sup>. Dès lors que la parole est donnée dans un souffle, dès lors que le mot s'inscrit, alors, tout comme le symptôme, cela ne cesse plus de s'écrire. L'écriture serait donc ici, pour reprendre la métaphore freudienne, une sorte d'annexe de l'appareil mnésique, un auxiliaire de la fonction psychique ou, pour citer Derrida « l'écriture comme interruption et rétablissement du contact entre les diverses profondeurs des couches psychiques<sup>105</sup> ». Si l'on entend ce qui est dit du symptôme et donc de l'écriture, c'est dans un mouvement paradoxal que se termine le témoignage de Viviane-devenue-Marie. En effet, à travers la toute dernière phrase du récit, qui est celle-ci : « J'ai l'impression que je suis seule maintenant », qui parle ? Qui est ce « je » ? Si l'on compare le témoignage à la traversée de quelque chose qui ressemblerait à une analyse, en présence d'un lecteur psychanalyste, sans nul doute ce « je », ce sujet de l'énonciation, fait-il référence à Marie, débarrassée des oripeaux d'une Viviane désormais forclosée. Marie est « gardée à l'intérieur des galeries<sup>106</sup> » et Viviane est enfermée dehors, dans un réel dont Marie peut désormais rester éloignée car il ne la constitue plus en tant que sujet, elle ne s'y identifie plus. D'ailleurs, la fable<sup>107</sup> qui précède les lignes de fin pourrait bien en être l'illustration. Le lecteur-analyste y percevra sans doute l'une des deux protagonistes, Marie, décrivant l'autre protagoniste, Viviane. Le double, le même, l'autre en soi deviennent désormais un squelette sans chair, c'est-à-dire la preuve que quelque chose a existé mais qu'il n'est pas question d'oublier :

Il paraît, autrefois, quand il y avait des éléphants, des éléphants sauvages ou presque, quand il restait des éléphants dans des paysages, il paraît qu'ils s'arrêtaient dans leur lente et pensive marche. Il paraît qu'ils s'arrêtaient en trouvant les ossements des leurs. Ils contemplaient les longues côtes vides sur le cœur disparu, l'énorme

---

<sup>104</sup> Je pense ici à la métaphore freudienne du morceau de cire et du papier qui y est accolé, appareil figurant le système préconscient dans *l'Au-delà du principe de plaisir*.

<sup>105</sup> Derrida, *op.cit.* p.133.

<sup>106</sup> *Op.cit.* p 189

<sup>107</sup> *Ibid.* p 188-189

crâne sur les pensées perdues, les longues défenses si elles n'avaient pas été braconnées, la colonne vertébrale aussi longue et solide qu'un chemin de fer. Ils s'arrêtaient, et, de leur trompe mobile, ils entouraient ces morceaux blanchis et ils les soulevaient, et ils les balançaient doucement, dans l'air qu'ils respiraient, pour ceux qui ne respiraient plus. Et ils repartaient, lourds et pensifs, contemplant le monde de leurs petits yeux mélancoliques pour ceux qui ne voyaient plus. Je voudrais, s'il vous plaît, si vous trouvez ces ossements dans ce bidon, que vous songiez, quelques secondes, à la femme qui y respirait.

## **Conclusion**

Avril 2018. Je relis cet essai pour penser à conclure. Je n'ai pas vraiment envie de conclure. Je serais bien resté dans les forêts avec Viviane-devenue-Marie, et les quelques fugitifs qui l'accompagnent et dont je n'ai pas parlé. Pourquoi ne les ai-je pas mentionnés ? Je pense que mon propos ne les incluait pas : celle qui m'importait, c'était la narratrice et bien évidemment le processus de subjectivation dans lequel elle est prise. J'ai tout d'abord collé au texte, en essayant de bien renseigner le lecteur sur le monde totalitaire que décrit Marie Darrieussecq dans son 17ème livre. Que se cache-t-il derrière ce mot « totalitaire » et quels sont les enjeux psychiques pour la narratrice ? Peut-elle développer une subjectivité ? C'est quasiment impossible. Tout d'abord, la présence de sa mère bouche toute velléité d'individuation ; ensuite elle découvre qu'elle a une « moitié » et qu'il faut désormais compter avec elle, la nommer, voire la sauver du Centre où elle dort patiemment en attendant qu'on lui prélève des organes ; pour finir, Viviane évolue dans une atmosphère de folie qui l'empêche de penser les choses et par conséquent de pouvoir s'en faire une idée personnelle, subjective. Peut-on parler de censure ? Assurément, puisque les robots sont partout, que les micros emplissent jusqu'aux cabinets de consultations des « psy », soient les endroits censés être les derniers bastions d'intimité dans un monde où la « transparence » sévit. La peinture du monde dystopique est fascinante et écoeurante à la fois, le secret qui y est révélé est des plus angoissants. Viviane éprouve beaucoup « cet état qui ne trompe pas » et qui

signe l'intersection entre alerte du moi et approche de la réalisation du désir propre. C'est le signe que Viviane cherche à migrer en Marie. Elle part dans la forêt, elle change de nom, elle écrit. Elle cherche, depuis un endroit de vide symbolique, à redessiner un moi cohérent. Ce dernier est pétri d'une histoire traumatique, d'une lente évolution vers une société totalitaire et liberticide. Au début du témoignage, c'est un moi éclaté, dont la narratrice cherche à recoller les morceaux ; à la fin du témoignage, c'est un moi rassemblé et recouvert par les mots (les *mots-peau*) qui permet à Viviane-devenue-Marie de converser avec elle-même, de négocier sa nouvelle subjectivité et, dans cette magnifique allégorie finale, de laisser Marie prendre l'ascendant. Bien sûr, Marie, c'est aussi le prénom de l'auteure, Marie Darrieussecq. Je n'ai pas souhaité trop faire de liens avec l'auteure et ce que l'on peut connaître de sa vie, parce que cela n'était pas le propos, mais une chose me paraît assez certaine pour pouvoir la livrer sans crainte : dans la plupart de ses ouvrages, Marie Darrieussecq dépeint des atmosphères de psychose, de folie, que la narratrice cherche à fuir, et ce depuis *Truismes*, en 1996. Il faut fuir la folie, sous peine de devenir soi-même folle. Cette folie qui guette, Marie Darrieussecq en parle assez librement dans son entretien avec Nelly Kaprièlan : « C'est trivial, mais je me suis mariée et j'ai eu des enfants, ce qui a été très important pour maintenir ce contact. Je savais que si je ne le faisais pas, je deviendrais cinglée, totalement renfermée sur moi-même.<sup>108</sup> » L'écriture semble être ici, tout comme pour Viviane, un espoir de salut. Ecrire pour tresser le lien entre le traumatisme et la subjectivité, écrire pour tendre un fil entre hier et demain en passant par aujourd'hui, écrire pour témoigner, alerter, offusquer, réveiller. Cependant, quelque chose me frappe dans *Notre vie dans les forêts*, qui pourrait faire l'objet d'un nouveau travail de recherche : où sont les hommes ? En effet, le monde décrit, de par le truchement du clonage, est une parthénogénèse : une femme engendre une femme qui engendre une femme, etc. Il existe une mère de Viviane, qui meurt assez rapidement dans le témoignage, mais où se trouve le père ? Y a-t-il *du* père ? En

---

<sup>108</sup> Entretien en annexe 1 de ce mémoire.

bref, pour reprendre un des concepts fondamentaux de la psychanalyse lacanienne : existe-t-il un Nom-du-père ? Car ce monde violent, robotisé et voyeur pourrait tout à fait être la marque d'un Nom-du-père forclos, ce qui, par essence, en marquerait la psychose. La question reste ouverte.

## BIBLIOGRAPHIE

ARENDT H., *Les origines du totalitarisme*, Paris, Gallimard, coll. Quarto (2002).

ASSOUN P.-L. (2014), *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse, Poche psychanalyse*, Economica.

DARRIEUSSECQ M. (1996), *Truismes*, P.O.L, Paris.

DARRIEUSSECQ M. (2017), *Notre vie dans les forêts*, P.O.L., Paris.

DERRIDA J., (1967) *L'écriture et la différence*, Points Essais, Editions du Seuil, Paris, 2014.

FLEURY WULLSCHLEGER, M. « Du déchet au dégoût. Une lecture de *Truismes* de Marie Darrieussecq », *A contrario* 2013/1 (n° 19), p. 105-114.

FORTIN, B. « Kertész, renaître avec la langue », *Le Coq-héron* n°185, 2006.

FREUD S. (1919), *La technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1953.

FREUD S. (1921), *Psychologie de masse et analyse du moi*, Points Essais (2014).

FREUD S. (1927) *L'avenir d'une illusion*, PUF (1971).

FREUD S. (1926) *Inhibition Symptôme angoisse*, PUF, Quadrige grands textes (1993).

FREUD S. (1930) *Le malaise dans la civilisation*, Points Essais, Paris (2010).

KERTESZ I. (1992), *Journal de galère*, Actes Sud (2010).

KLEMPERER V. (1947), *LTI, la langue du IIIe Reich*, Agora, Albin Michel (1996).

LACAN J. (2004), *Le séminaire, Livre X : l'angoisse*, Champ Freudien, Seuil.

LACAN J. *Le séminaire, Livre III : les psychoses*, Seuil, Paris, (1981).

LACAN J. (1978) *Le séminaire, Livre II : le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Points Essais, Paris (2015).

LACAN, J. *Le séminaire, Livre XVII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, Paris, (2007).

LEBRUN J.-P. et MALINCONI N. (2015), *L'altérité est dans la langue*, psychanalyse et littérature, Humus Entretiens, éditions Erès, Toulouse.

MONTANDON A. (2004), *De soi à soi, l'écriture comme autohospitalité*, Littératures, Presses Universitaires Blaise Pascal.

PLATON, *Le banquet*, Editions Les belles lettres, Paris (1966).

WAINTRATER, R. *Sortir du génocide*, Témoigner pour réapprendre à vivre, Payot (2003).

Emission de France Inter « le grand atelier » Vincent Josse, 22/10/2017  
<https://www.franceinter.fr/emissions/le-grand-atelier/le-grand-atelier-22-octobre-2017>

Emission Hors Champs, France Culture, Laure Adler, 04/09/2017  
<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/marie-darrieussecq-finalement-nest-nulle-part-labri>

Article paru dans l'Express le 01/11/2006  
[https://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq\\_811700.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/je-suis-devenue-psychanalyste-par-marie-darrieussecq_811700.html)

« Ecrire, écrire, pourquoi ? » Marie Darrieussecq : entretien avec Nelly Kapriélian, Editions de la bibliothèque publique d'informations, 2010.  
<http://books.openedition.org/bibpompidou/1136?lang=fr#cite>

